

**UNE « REVOLUTION
TRANQUILLE » EN ITALIE
VACANCES ET TOURISME DES
ITALIENS, UNE ALTERNATIVE
DES ANNEES 80**

Par LOIC ROGNANT

Les grands pays traditionnellement touristiques comme l'Italie s'intéressent d'abord, et pour plus d'une raison, aux flux internationaux. Depuis plus de 50 ans, les Etats, au travers d'organismes publics créés à cet effet, cherchent à attirer un nombre croissant de voyageurs étrangers. Le régime fasciste ne s'y était pas trompé en réorganisant en 1934 l'E.N.I.T., l'Ente Nazionale Industrie Turistiche. Ses buts étaient alors multiples : promouvoir le tourisme, mais aussi, à travers lui, renforcer l'image du régime à l'étranger, montrant un "pays fort, beau, un peuple bien discipliné et la plus franche hospitalité" (Mussolini). La promotion visait aussi à apporter des devises à une économie fortement autarcique.

A partir de 1950, la République italienne réorganise l'E.N.I.T. qui devient "Office national Italien du Tourisme". Mais sa mission ne change guère : il s'agit d'accroître les flux touristiques étrangers. La réforme régionale enfin appliquée et la naissance tant attendue des "Etats Régionaux" au début des années 70 transforment peu les choses. Les autorités locales sont chargées de la programmation touristique, tandis que l'E.N.I.T. doit assurer la promotion extérieure.

Les bouleversements structurels et conjoncturels de la géographie du tourisme dans les 20 dernières années n'ont fait qu'accentuer les choses. Le "miracle" touristique espagnol des années 60, l'éparpillement des flux internationaux à la recherche de nouveaux horizons, de nouvelles plages, de prix plus abordables ont remis en cause une partie du quasi monopole de l'Italie dans le tourisme méditerranéen. Aussi les efforts ont-ils porté sur cette clientèle jugée indispensable à la bonne tenue du compte touristique dans la balance des paiements. D'ailleurs, après un fléchissement d'une décennie, l'Italie est à nouveau redécouverte par les étrangers : plus de 18 millions d'arrivées et 101 millions de nuitées en 1980.

Toutefois, l'image touristique qui demeure l'argument de base reste celle de "l'Italie, mère des Arts", à une époque où les vacances s'identifient surtout à la mer et au soleil. Ceci crée d'ailleurs une première distorsion entre la réalité des flux et l'image promotionnelle.

La seconde distorsion, et non la moindre, réside dans l'essor considérable entre 1960 et 1980 du tourisme national italien. Il constitue aujourd'hui la véritable clientèle potentielle de bien des régions, y compris celles où les flux étrangers sont traditionnellement importants. Cet essor du tourisme des Italiens représente sans aucun doute l'une des plus grandes révolutions silencieuses que l'Italie ait connu dans le dernier quart de siècle. Ces transformations -souvent mal étudiées ou négligées- rapprochent le pays d'une situation "à la française" où les nationaux assurent la clientèle de base, le volant de sécurité du système, plutôt que d'une situation "à l'espagnole" où les vacanciers nationaux ont une influence encore négligeable.

C'est donc à la fois comme réalité et comme potentialité que l'essor du tourisme des Italiens doit être étudié. Bien souvent, les flux nationaux bouleversent la stratégie touristique des régions. Quant au niveau du pays tout entier, la promotion sociale, si lente soit-elle à cause de la crise économique et de la crise du quotidien, assure un réservoir touristique non négligeable. On sait en effet que la clientèle touristique évolue selon un schéma d'échelle mobile. L'amélioration du cadre de vie élargit, parallèlement, le cadre géographique du tourisme. Ainsi, un plus grand nombre de nationaux prennent l'habitude de sortir au delà des frontières, renforçant des flux familiaux, saisonniers, nés de l'émigration. Dès lors, la possibilité d'un déséquilibre croissant apparaît. On peut aller ainsi à un déficit vertigineux (Allemagne de l'Ouest, Etats-Unis) ou, au mieux, jusqu'à l'annulation du solde positif apporté par les étrangers (France). L'Italie ne peut plus ignorer cette tendance "séculaire", en particulier pour la décennie à venir, même si le phénomène paraît encore embryonnaire.

Trois grands caractères individualisent le "modèle italien" des vacances, du tourisme, voire du temps libre :

- l'invention de la villégiature par la civilisation de la Renaissance,
- l'accès tardif des Italiens à la civilisation contemporaine des vacances,
- enfin, des bouleversements importants dans la géographie du tourisme en Italie:

. l'Italie est en effet parmi les premières à "inventer" les loisirs à la campagne, nés de la prospérité mercantile et de l'essor des villes : c'est la villégiature.

. si l'image, la mode sociale sont créées, l'accès à la "civilisation des loisirs" est tardif : la révolution touristique n'a guère plus de 10 ans, fruit arraché de haute lutte au miracle économique des années 1960-1970.

. l'essor du tourisme des Italiens ramène d'abord les émigrés de l'extérieur comme de l'intérieur au pays et crée ainsi la reconquête de l'Italie littorale et campagnarde.

Cette nouvelle géographie ne manque pas d'intéresser les juntes régionales confrontées au développement ou au contrôle du tourisme. Car, après la phase juridique d'établissement des lois régionales, les autorités locales se trouvent face aux problèmes de l'aménagement et de la sauvegarde du territoire.

LA VILLEGGIATURE : INVENTION D'UN MODELE CULTUREL DE VACANCES ET DE LOISIRS (EN ITALIE)

Le terme "villégiature" a perdu en France une grande partie de son pouvoir évocateur, très fort à la fin du XIXe siècle. De même, le "villégiateur" paraît bien anachronique alors même que la presse l'utilisait volontiers autrefois. Mais en Italie, où le mot est né, la villégiature conserve malgré tout l'attrait de la campagne qu'elle évoque depuis la haute antiquité. Certes, le sens strict mais aussi le sens socio-économique ont changé pour devenir plus un archétype ou un modèle qu'une simple unité spatiale à vocation productive. La villégiature a donc plutôt conservé la seconde partie de sa définition, son aspect "civilisation" plus que son aspect "économie", celui de la résidence campagnarde de loisirs, repos et détente. Ainsi l'image demeure profondément enracinée dans le vocabulaire et les comportements. Diverses civilisations qui se sont succédées dans la péninsule italique ont repris l'image léguée par l'Antiquité. Chacune d'elles, dans les périodes de prospérité et de faste, a remodelé la villégiature, accentuant ou gommant des caractères, ajoutant ou retranchant des habitudes, adaptant, transformant les paysages. Somme toute, la villégiature apparaît comme un thème de civilisation : espaces, paysages, comportements subissant des variations au long des siècles. Sur le plan psycho-sociologique, elle constitue bien à la fois un espace culturel et un espace vécu dans le continuum d'une civilisation issue du monde rural.

La villa, modèle social et architectonique

C'est la civilisation romaine qui, du temps de sa splendeur, innove. La "villa rustica" n'est rien moins qu'une exploitation agricole souvent de taille modeste. Toutefois, cette propriété de rapport est déjà, du point de vue économique, une appropriation absentéiste de riches citadins qui n'y résident qu'à la belle saison.

Il faut attendre l'enrichissement de l'aristocratie urbaine pour voir l'essor de la villégiature d'agrément. Apparaît alors la "villa urbana" ou maison suburbaine beaucoup plus vaste et surtout beaucoup plus richement décorée. Si la vocation agricole demeure, elle est reléguée hors du cadre somptueux. L'agriculture n'est donc plus que le moteur économique d'une façade d'agrément, au propre comme au figuré.

La classe des propriétaires de maisons suburbaines anticipe de plusieurs siècles ce qui, à nouveau, s'épanouira de la Renaissance italienne au XVIII^e siècle. Elle réalise "l'union entre sa richesse économique, servie par un établissement industriel et sa vision esthétique d'une nature accueillante et belle" (R. Etienne).

Ainsi naît une civilisation extrovertie, de parade, que l'on retrouve même dans l'organisation de l'espace de ces villas. L'architecture nouvelle privilégie les ouvertures vers la campagne (galeries, péristyles, diptères, terrasses et pergolas) et impose une grande partition et fonctionnalisation de l'espace. L'exposition au soleil et le goût du panorama expliquent aussi les plans contournés. M. Chara-geat rappelle le souhait de Pline d'avoir des pavillons : "celui où l'on peut voir la mer de toutes les fenêtres et celui où l'on peut l'entendre sans la voir". N'est-ce pas là après tout une vision extraordinairement actuelle de la villégiature. Ce goût du bonheur raffiné construit s'impose jusque dans le paysage, au besoin par l'aménagement du site. Le jardinier y pourvoit en créant un jardin "tableau projeté en trois dimensions de l'espace, un diorama construit avec les matériaux vrais de la nature" (P. Grimai).

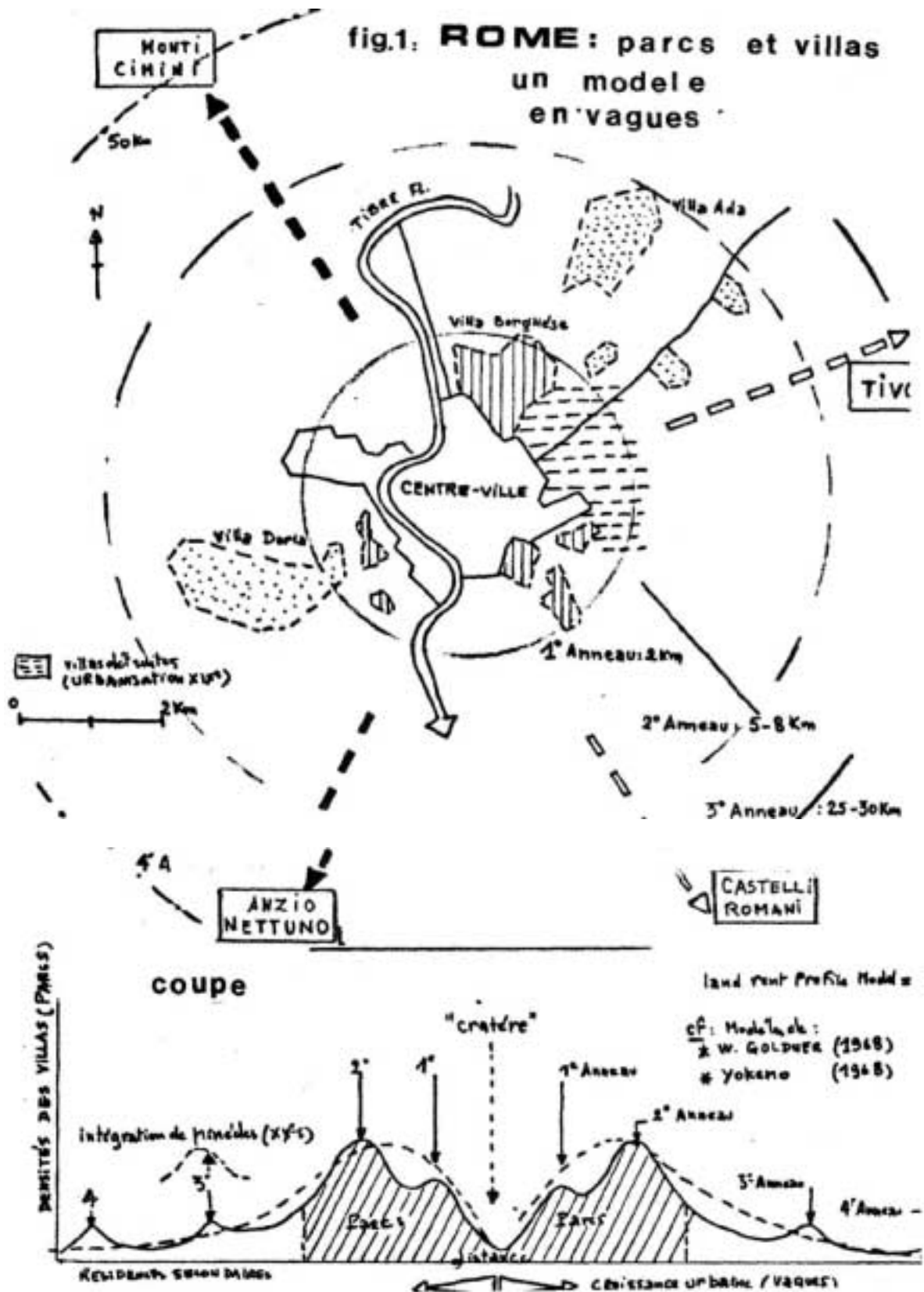
Les riches Romains complètent cela par une vie mondaine brillante. La correspondance de Pline le Jeune l'illustre bien lorsqu'il parle de la retraite aux champs à Minicio Fundano, qu'il décrit à Baebio Hispano la villa rêvée d'un homme d'étude, qu'il présente à Fusco ses vacances dans sa villa de Toscane ou bien décrit la douceur de la source du Clitumne. La Maison des Mystères à Pompéï ou la Villa d'Hadrien à Tibur (Tivoli) deviennent les modèles de ces maisons de villégiature constituant des couronnes de résidences secondaires de la classe riche autour des villes. Non seulement cela se perpétuera dans la tradition de l'Italie, mais le modèle architectonique de la villa romaine se répand au rythme même de la romanisation de l'Empire. Bien des architectures de la Méditerranée conservent certains de ses éléments.

Bien plus, ne voit-on pas aujourd'hui la copie de ces grandes villas romaines chez tel ou tel mécène américain ? Le milliardaire P. Getty n'hésite pas à faire édifier en Californie une grande villa romaine d'Herculanum, la Villa dei Papiri, possédée par le beau-père de César, en recréant architecture, décoration et jardin, pour en faire, il est vrai, un musée. L'idée de villégiature romaine gardera donc jusqu'à nos jours cette connotation de thébaïde dans une ambiance bucolique teintée d'épicurisme. La villa devient à la fois refuge, cadre d'apparat, et capital économique. Les riches pasteliers ou soyeux, saliniers ou négociants en vins, banquiers ou industriels de bien des régions d'Europe, se piquant d'Art et d'Humanités, ne feront pas autre chose dans leur volonté affichée ou non d'accéder aux attributs de l'aristocratie patricienne.

La dolce vita de la Renaissance au XVIII^e siècle

La villégiature dans son aspect ludique disparaît de l'Italie pendant près de 1000 ans. Fait du prince ou du citoyen riche, elle ne renaît qu'avec la prospérité revenue et assurée. Mais le "Moyen Age" italien et la Renaissance ne connaissent plus l'unité politique et civilisatrice de Rome. En effet, dans l'Antiquité, modèle socio-économique et espace unitaire d'une civilisation centralisatrice expliquent la quasi uniformité de l'architecture des villas rustiques ou suburbaines, de la Belgique à l'Afrique du Nord.

Au XIVe siècle, l'Italie politique est morcelée en petits états fortement polarisés sur une grande cité spirituelle, politique ou économique. La villa redevient une valeur-refuge mais aussi un lieu de détente campagnard, loin des villes surchauffées, aux rues malodorantes.



Seule l'aristocratie laïque et ecclésiastique et quelques grands marchands peuvent s'offrir ce luxe. La villa campagnarde devient alors le contrepoint du palais citadin de l'hiver. Elle devient aussi un lieu architectural et un espace social bien codifiés où l'on peut recevoir de nombreux invités. Le cadre esthétique s'y prête bien : le jardin d'agrément prend une dimension nouvelle depuis que F. Colonna, un Vénitien, publie un véritable traité sur l'aménagement en 1499 : Le songe du Poliphile- La villa redevient aussi un refuge loin des luttes des clans urbains, de la pression des classes pauvres et des problèmes politiques. La révolution humaniste, intellectuelle et artistique y trouve un lieu de rencontre, d'échange, d'éclosion. L'homme de la Renaissance aime s'y reconnaître, s'y attarder. Le Vénitien Luigi Gornaro fait de sa villa de Padoue, entourée de doux paysages, un centre d'accueil pour les artistes et les érudits.

Avec le creuset urbain, véritable moteur économique et le palais, symbole de la puissance et du pouvoir, la villa constitue le 3e lieu où se forge un nouvel art de vivre fait de calme, de douceur, de paysages verdoyants, de luxe et de plaisirs de l'esprit. Elle devient aussi le symbole de la douceur de vivre, de la "dolce vita", car l'humaniste italien préfère le faste à l'ascèse. La richesse du commerce italien ou la richesse de l'Eglise expliquent la mise en place de ce nouveau mode de vie que tous les nouveaux riches cherchent à imiter. Désormais l'Italie n'est plus seulement la Mère des Arts, elle est aussi la patrie du bon goût, du savoir-vivre, de la "fête italienne". La villégiature en est un des aspects les plus originaux à un point tel que le mouvement va s'amplifiant, alors même que la richesse qui l'assurait s'affaiblit puis s'efface. La conséquence, la villa, se maintient et se renforce même, alors que la cause de sa magnificence disparaît.

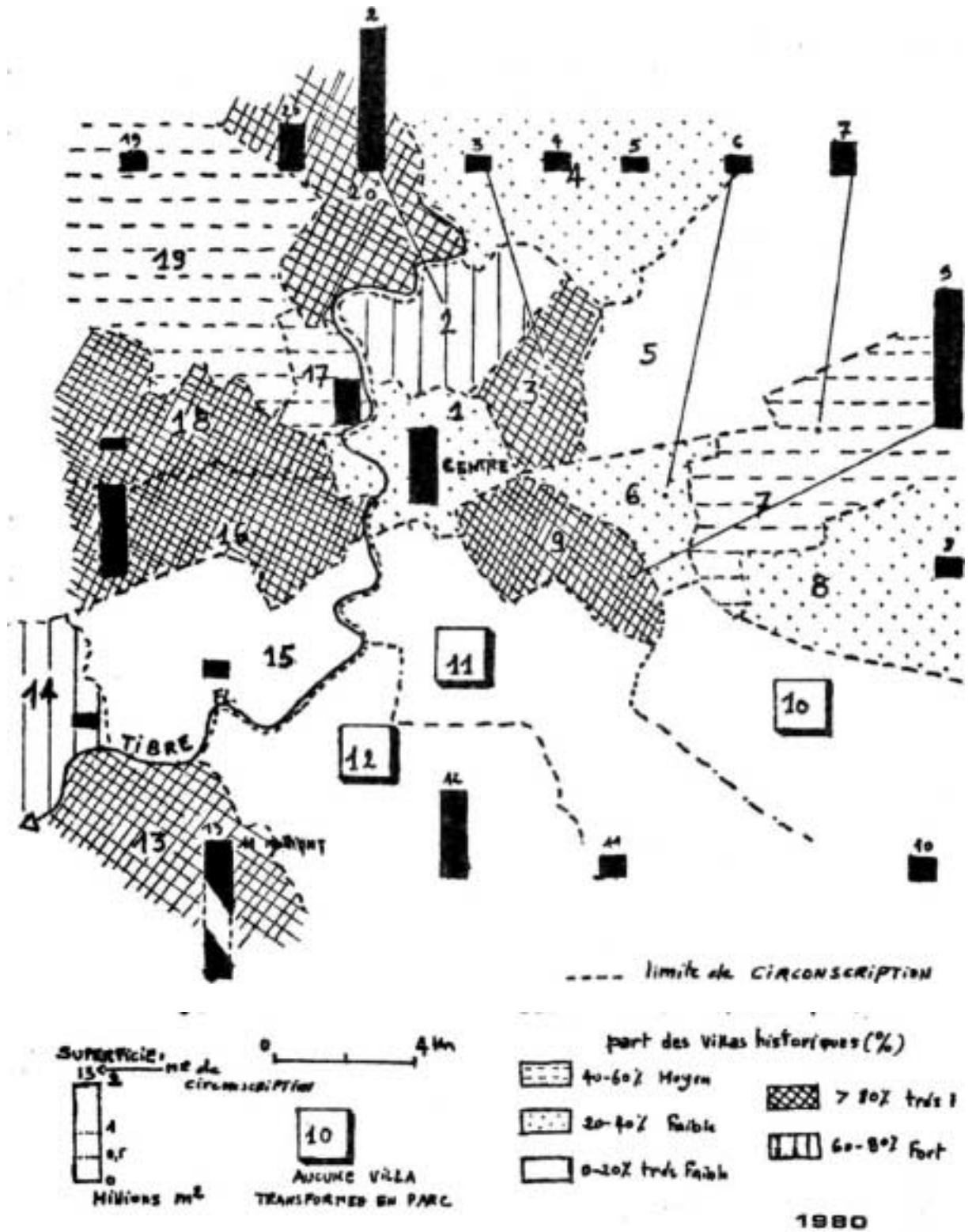
Le développement des villas patriciennes jusqu'au XVIIIe siècle s'explique par la résurgence de l'aspect valeur-refuge. Le cas de Venise est significatif: la conquête agricole de la terre ferme cherche à contrebalancer l'effondrement de l'empire maritime. L'aristocratie essaye de survivre en continentalisant sa richesse. Ainsi se créent autour des grandes cités d'Italie, des auréoles de villas luxueuses ou plus modestes, recherchant le calme, le paysage, la fraîcheur et se développant en deux grandes vagues : la Renaissance et le XVIIIe siècle.

Commençons par Rome, symbole à plus d'un titre ; la "ville éternelle" est redevenue la capitale de la chrétienté après la "captivité" en Avignon et le grand schisme. Au plan régional c'est une petite capitale qui, presque désertée au début du XVe siècle (20 000 habitants à peine), connaît une nouvelle expansion (55 000 habitants). Toutefois les Etats de l'Eglise, bien que faisant partie des "cinq grands" de la Péninsule (J. Dejumeau), ne sont guère peuplés (1,8 million d'habitants) et ne possèdent guère de solides bases économiques comme la Sérénissime, les Républiques de Gênes et de Florence.

Pourtant le renouveau de la Papauté assure une certaine richesse par la vente d'offices, le mécénat artistique, les grands travaux d'urbanisme. Cette richesse relative engendre un phénomène de mimétisme social illustrant, avant la lettre, le concept de "dépense ostentatoire" dont parle l'américain Thorstein Veblen dans son étude du début du XXe siècle : "Théorie de la classe des loisirs".

En effet, le phénomène dans le domaine éotouristique des loisirs et des vacances s'amorce à Rome au quattrocento, notre XVe siècle. Dans un premier temps s'amorce un anneau de villas suburbaines oui s'apparente pour partie seulement à la villégiature, et ressemble beaucoup à l'amorce de quartiers résidentiels. Ce n'est que plus tard qu'un second anneau, à 30 ou 40 km de la ville, représente le second temps de la villégiature.

Fig 2 : ROME : espaces verts



G. Aréna a récemment étudié l'expansion géographique des villas suburbaines à Rome (1982). Le paysagiste Alberti, appelé par le pape Nicolas V, lance la mode des villas qui, accrochées à mi-pente des collines romaines, permettent de voir à la fois "la ville, la campagne, la mer, l'étendue de la plaine, les cimes... des collines et des monts". N'est-ce pas la recherche du panorama qui est Tune des caractéristiques principales de la résidence sur la Côte d'Azur du XIXe jusqu'à la fin de notre XXe siècle (figures 1 et 2). La rive droite du Tibre, au Monte Mario, se couvre de villas somptueuses construites par les cardinaux (Pietro Foscari, Stefano de Ferris). Peu à peu cet anneau suburbain se précise : Quirinal (papes Pie V et Grégoire XIII), le Viminal, l'Esquilin, le Pincio etc.. G. Aréna montre qu'après 1600, si le mouvement s'accélère, les villas sont désormais plus petites, illustrant parfaitement la loi de décroissance exponentielle de l'occupation spatiale.

D'ailleurs, si le phénomène se poursuit jusqu'aux débuts du XIXe siècle, il présente une dynamique de longue durée que l'on connaît bien dans la géographie moderne : la succession de 3 phases bien simples

- phase I : naissance du phénomène, avec de grandes villas peu nombreuses;
- phase II : le pullulement des petites villas ;
- phase III : l'expansion à un nouvel anneau avec de grandes villas.

Puis nous constatons un retour à la phase I. Ces cycles se succèdent, plus ou moins régulièrement à Rome de 1400 à 1800.

Aujourd'hui les processus spatio-socio-économiques ne sont pas différents de nature, même s'ils touchent les résidences secondaires des vedettes du show-business, les magnats des affaires ou les employés et ouvriers. Il s'agit désormais d'un double turnover où l'utilisation d'un espace donné peut changer d'intensité, de caractères, sans changer de nature : ainsi aujourd'hui les mêmes zones qui attiraient les luxueuses villas attirent les résidences de luxe ou les résidences secondaires (1), mais, dans le même temps, les jardins de ces riches villas sont ouverts au public. G. Aréna a montré que 68,3 % des 27,6 millions de m² de zones vertes à Rome sont représentés par ces jardins. Ainsi, aujourd'hui en 1984, le patrimoine des villas historiques assure dans certaines circonscriptions plus de 50 % des espaces verts d'une ville qui demeure pauvre en parcs publics ; le taux est de 81,2 % dans celle de Tordi Quinto/Agro au nord de Rome. Les taux records sont représentés par les circonscriptions XVI (96,5 %) et IX (94,5%), c'est-à-dire une partie du " Trastevere, la Bravetta à l'ouest de la ville et la IX, le quartier populaire de la via Appia Nuova (sud-est). Dans le premier de ces quartiers, la villa Doria Pamphili, ouverte au public en 1971, offre 1,8 million de mètres carrés soit, à elle seule, 99,56 % de toutes les zones vertes de la zone. Dans le secteur de la via Appia Nuova, 3 villas (Luis et les 2 Lazzaroni-Lotto), ouvertes entre 1974 et 1979, représentent seulement 4,6 % de la surface verte publique. On voit donc combien ces villas aristocratiques peuvent, aujourd'hui, contribuer à améliorer le cadre de vie et les loisirs intra urbains d'une ville pauvre en parcs urbains : 8,3 m² par habitant. (Fig. n° 3)

Pourtant A.M. Seronde montre combien furent nombreuses les villas détruites entre 1871 et 1921 par la vague urbaine. La comparaison de la carte établie pour cette période (2) avec une carte plus actuelle montre que le turnover (récupération des jardins des villas pour les "espaces verts") se calque parfaitement sur les anneaux de croissance : ainsi en 1921 c'est autour du centre ville que l'on crée, grâce aux villas, le premier anneau de parcs publics (Janicule, Forum, Oppio, Celimonterra, Villa Borghese). Les villas Doria Pamphili (ouest), Torlonia (est), Ada (nord-est) constituant une partie de l'anneau suivant ne seront respectivement municipalisées qu'en 1971, 1979 et après la seconde guerre.

L'anneau des villas, devenues jardins publics aujourd'hui, s'organise donc autour de la vieille ville où fleurissent les palais de l'aristocratie. Mais déjà la Rome de la Renaissance fait ressurgir l'anneau des villas de villégiature estivale de l'Antiquité ; ce nouvel anneau se situe à environ 25 à 40 km, soit, à cette époque presque une journée de route.

(1) La zone de Anzio-Nettuno sur le littoral méridional du Latium est prisée des Romains depuis la plus haute antiquité.

(2) Voir carte in ROME, p. 84.

En effet dès le XVI^e siècle, les collines plus verdoyantes qui entourent la campagne romaine, sans arbres, brûlée par le soleil en été, ou marécageuse (Marais Pontins) attirent l'aristocratie ecclésiastique. Les Monts Albains sont à nouveau peuplés de nombreuses villas, comme dans l'Antiquité. Certaines d'entre elles sont devenues aujourd'hui un lieu célèbre d'excursion touristique, tant la permanence de la beauté du site est grande. Frascati est dans ce cas. Aux célèbres villas aristocratiques, comme celles des Mondragone, Falconeri, Aldobrandini ou Torlonia aujourd'hui disparue, s'ajoutent les résidences contemporaines à flanc de coteau dominant la plaine brûlée par le soleil en été- Tivoli est le second lieu de résidence des "châteaux romains" célèbres également pour leurs vins, offrant aujourd'hui encore la fraîcheur de ses parcs et de ses cascades aux touristes (Villa d'Esté, Villa Georgina).

Au nord de Rome, à une bonne centaine de kilomètres, dans la région des Monts Cimini, près de Viterbe, se constitue un autre noyau de villas aristocratiques au point que T. Smolett en la traversant au milieu du XVIII^e siècle, note l'importance de la villégiature- Bomarzo est resté célèbre pour ses fantastiques rochers sculptures. Quant à Caprarola, propriété du cardinal Farnese, elle attira les foudres de (saint) Charles Borromée qui accusait le prélat de dépenses ostentatoires pour sa villa alors que Rome grouillait de mendiants. Le Cardinal avec un parfait cynisme expliqua alors que bien au contraire, il fournissait ainsi du travail aux malheureux ! Aux portes même de Rome, sur certaines collines ombragées, sont construites de belles villas, aujourd'hui enserrées dans le tissu urbain de la capitale italienne lorsqu'elles ont pu résister : la villa Madame par exemple dont Raphaël traça le plan des jardins.

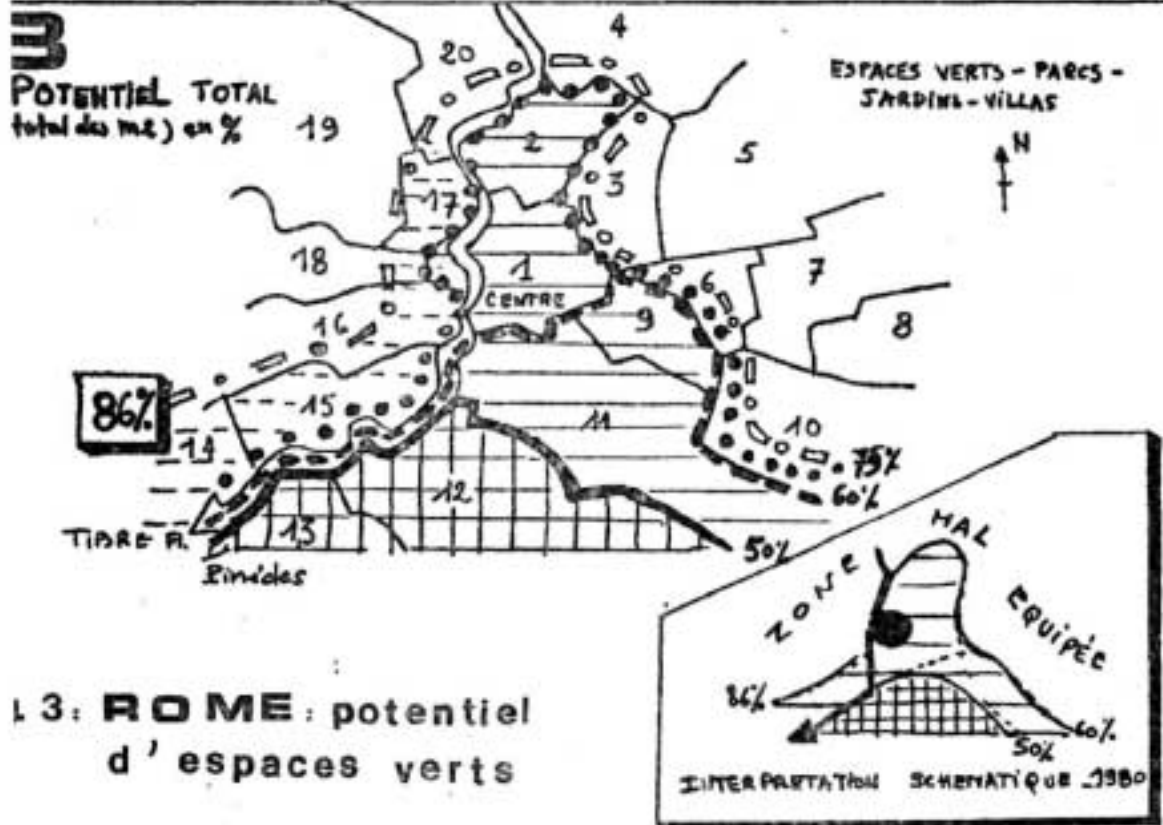
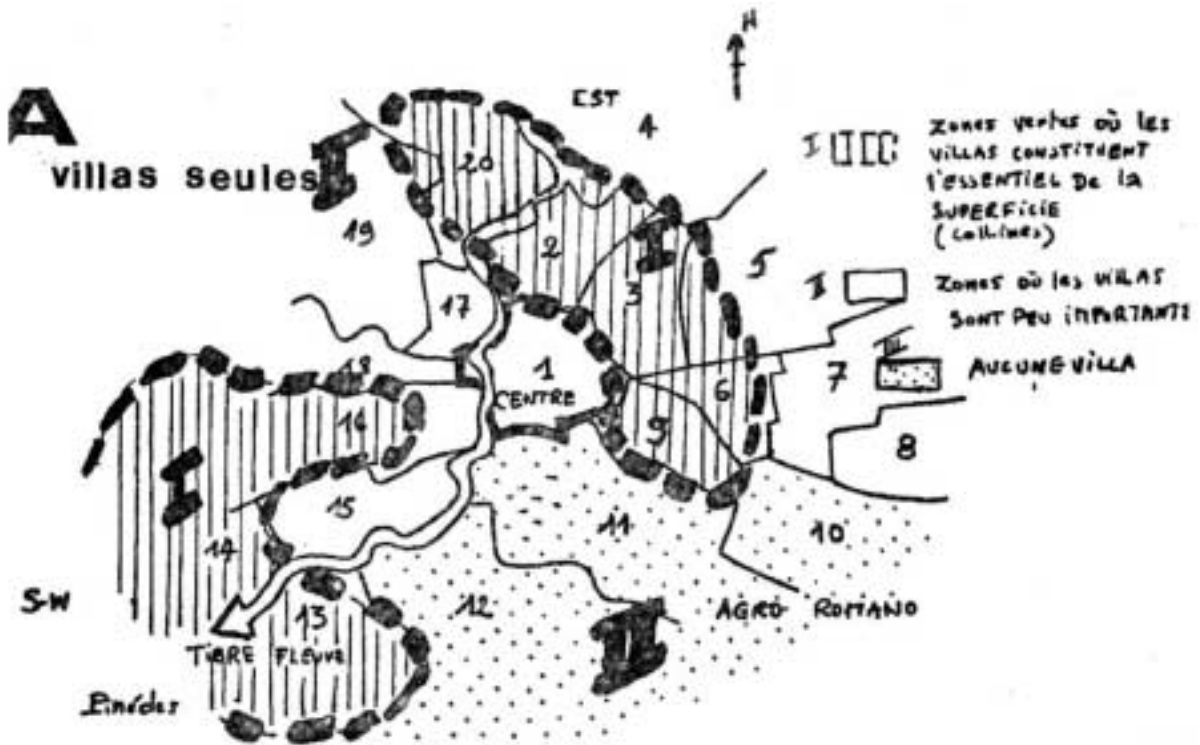
Si la noblesse ecclésiastique crée la villégiature autour de Rome, à Gênes, ce sont les riches familles de négociants armateurs qui allient l'agrément et l'intérêt pour la campagne. J. Heers a montré qu'au XV^e siècle, les familles Spinola, Doria, etc. possèdent déjà des dizaines de villas suburbaines. MC. Giuliani Balestrino (1982) rappelle que le futur pape Pie II estime, vers 1442 que Gênes possède de plus belles villas que Venise ou Florence.

Ici comme à Rome, pendant 4 siècles on bâtit plusieurs centaines de ces résidences : 395 très exactement. Un tiers d'entre elles se situent dans la partie occidentale de la ville (Voltri à Cornigliano) et dans le Val Polcevena au nord ouest de la ville. A l'est c'est Albano et Nervi qui en ont le plus. De part et d'autre de la ville, les villas se concentrent donc le long du littoral : 16 km vers l'ouest et 8 vers l'est, tandis que vers l'intérieur elles pénètrent, parfois profondément (10-12 km) dans les vallées. Au XVIII^e siècle, l'écossais Smolett soulignait la beauté de ces constructions vues en arrivant par mer.

Pourtant, aujourd'hui encore, ce patrimoine architectural très riche demeure inexploité et inconnu des touristes. Mais les mêmes paysages, les mêmes attraits (*al clima felice si univa l'estrema varietà paesaggistica*) attirent au XX^e siècle les résidences secondaires des Turinois et Milanais.

La campagne florentine est conquise par les princes, en particulier les Médicis. Fiesole au nord-est de Florence, joue le rôle de Tivoli à Rome- Boccace lui-même parle dans son *Decameron*, des nombreuses villas de plaisance que le président De Brosses, un des plus célèbres voyageurs du XVIII^e siècle, retrouvera dans le bassin de Florence. A la couronne péri-urbaine proche, sur les contreforts de l'Apennin au nord, ou les collines du Chianti au sud, s'ajoute une couronne plus lointaine. Les villas sont alors plus orientées vers l'agriculture, sans que l'agrément et la beauté soient négligées. Dès la fin du XV^e siècle, les villas di

Casteilo, de Poggio a Caiano, de la Petraia, font partie du patrimoine architectural né de la villégiature.



1.3: ROME: potentiel d'espaces verts

Au sud, à Naples, la villégiature demeure plus réduite malgré une cour qui se veut fastueuse au XVIII^e siècle. La famille royale occupe la colline de Capodi-monte, crée son "Versailles" -la Reggia de Caserte- et son "Hameau de Trianon" -le Casino délia Regina-. Cette ville et ce village aristocratiques ne dérogent guère toutefois à la mode royale du temps. Néanmoins, la noblesse mais aussi quelques parvenus, choisissent des quartiers au panorama, au climat, au cadre agréables : c'est la zone de Portici ou du Pausilippe, première couronne des "résidences secondaires".

Un phénomène identique se développe autour des lacs italiens sous l'influence de la noblesse milanaise : villas d'Isola Bella, villa Palavicino (lac Majeur), villas Carlotta, Arconati de la fin du XVIII^e siècle sur le lac de Côme.

Venise, symbole de ta villégiature du XVII^e siècle

Mais c'est Venise, en effet, qui demeure le symbole de la "manie de la villégiature". On y retrouve avec plus d'ampleur, plus de luxe, plus de décorum aussi, les deux vagues précédentes, celle de la Renaissance et celle du XVIII^e siècle. On y entrevoit également bien des caractères de la résidence de vacances d'aujourd'hui. Venise et son espace de villégiature anticipent de façon surprenante sur le XX^e siècle.

La richesse de l'aristocratie vénitienne de la Renaissance, encore solide malgré les alertes, crée la mode. Bien plus, la crise du commerce maritime l'accélère car il faut bien prévoir la reconversion de l'économie du négoce vers l'agriculture. La voie royale de cette conquête de la "terre ferme" par les villas, est le canal de la Brenta, permettant une liaison permanente et facile avec Venise. Le canal devient une véritable route des vacances et de la villégiature, voie ombragée, encombrée de gondoles, bateaux ou coches d'eau de toutes tailles. Mais en réalité, c'est toute la plaine de Vénétie-Frioul, entre Alpes et Lagunes, le long de la route de Trévise qui est conquise par la villégiature. L'intensité et l'unité sont telles qu'on a pu parler de la "civilisation vénitienne de Terre-Ferme", retournement quasi total de l'organisation spatio-économique de la Sérénissime.

Le cadre de la villégiature

Dès le XVI^e siècle un vaste ensemble architectural s'édifie autour de ces vacances "à la villa". Les maîtres d'oeuvre deviennent très vite célèbres : ils ont pour noms Sansovino, Falconetto, et surtout Andréa di Pietro délia Gondola dit le Palladio. Sous l'impulsion de ce dernier, théoricien et praticien, naît le "style palladien" où se retrouvent les caractères de bases énoncés par l'architecte. L'inspiration romaine y est habilement mêlée, en particulier la construction autour d'un espace central ressemblant à l'atrium, l'utilisation des frontispices et des péristyles.

Aujourd'hui ces villas palladiennes constituent un attrait touristique supplémentaire pour la région sous l'influence de l'Ente Ville Venete, destiné à les protéger et à les faire connaître. Un "circuit des villas" permet de les visiter et de profiter des jardins et des grands parcs qui les entourent.

L'ambiance de « dolce vita »

Comme de nos jours, la villégiature devient à la fois une mode et un besoin. Les vacances à la campagne préfigurent cette consommation ostentatoire bien expliquée dès 1900

par l'Américain Thorstein Veblen et reprise par les sociologues contemporains. Pour les Vénitiens du XVIII^e siècle, ne pas partir équivaut à un aveu de pauvreté sociale. Goldoni nous décrit les affres de ce petit monde dans sa célèbre trilogie théâtrale : *Le smanie délla villégiatura*, *Le avventure délla campagna* et *Il ritomo dalla campagna* (1761). "Ma pièce, en donnant une idée de la folie de mes compatriotes pourrait dire, en passant, qu'on se dérange partout lorsque les fortunes médiocres veulent se mettre au niveau des opulentes" écrit-il. Aussi les plus pauvres cherchent-ils à se faire inviter durant les six mois que durent ces "vacances", jusqu'au début de novembre.

"La villégiature, c'est aussi la délivrance absolue" (Ph. Monnier) pour ce "peuple emprisonné dans son île de pierre". Ph. Monnier insiste sur cette "éternelle nostalgie de campagne, cette unanime obsession de nature, cette fuite obstinée... du désir et du rêve... les uns et les autres travaillés de ce mal du pays vert". La vie à la campagne n'est que suite de bais ou de promenades, de banquets ou de déjeuners sur l'herbe. Ph. Monnier rappelle ces croisières bucoliques sur les eaux de la Brenta, comme celle organisée par A. Longo où l'on entasse sur des barques près de 85 personnes, convives, musiciens et domestiques.

Si Goldoni se fait le témoin des fastes et des ennuis de cette villégiature, voire des querelles et rancunes, si Vivaldi dispense à cette belle société concerti et "Quatre saisons", Pietro Longhi se plaît à les peindre. En effet, si les "vedusti-ti" tels Canaletto ou Guardi privilégient les paysages, Longhi décrit la société vénitienne. C'est ainsi que l'on peut voir "La famille patricienne" ou mieux encore "Une famille en villégiature" (musée Correr). Comme le dit si bien Ph. Monnier : "La journée n'est qu'une suite de joies savourées en commun, de mondanités goûtées ensemble, de voluptés partagées... la toilette, le café, le jeu, la promenade, le bal, la comédie, la musique occupent une société à humeur de gala".

La géographie de "résidences secondaires" aristocratiques

Ce sont plusieurs centaines de villas qui s'installent en terre ferme, d'autres parlent simplement de "cent trente palais d'été". Certaines familles, tels les Pisani, entretenaient dit-on plus de 50 villas. Si beaucoup aujourd'hui n'existent plus, d'autres restaurées font partie du circuit des villas : la villa Manin à Pana-riano, la Valmarana à Vicence, la villa Pisani à Strà, la villa Barbare à Maser.

Le canal de la Brenta concentre la plus grande partie des grandes villes dont la Malcontenta, retraite forcée d'une dame Foscari. Les villages de Strà, Dolo, Mira, comptent chacun plus de 10 villas (1). A partir de cet axe de pénétration et de la route de T révisé, les villas s'éparpillent, au nord-ouest jusqu'à Padoue et aux collines enganéennes, mais aussi autour de Vicence et au pied des préalpes (Thiene, Asolo). Plus à l'est, la densité décroît vers le Frioul. Ainsi la province de Vicence offre encore 55 villas à ses visiteurs et le Frioul, 18. Au total, c'est plus de 100 villas qui existent encore constituant l'un des réseaux les plus denses de résidences secondaires aristocratiques d'Europe. On peut d'ailleurs l'étudier avec des modèles bien connus, tel celui de Von Thunen.

Goldoni définissait cette civilisation comme celle du "rapport" : en effet la zone des villas est née de la combinaison de l'agricolisation de la terre ferme et de son utilisation aux fins de la villégiature, c'est-à-dire à la fois la dominante économique du modèle de Thünen, complété par la dominante ludique ou foraine préfigurant les résidences secondaires (modèle de Thünen appliqué au tourisme par Yokeno). Ainsi s'amorce une organisation combinant la distance et la rente foncière auxquelles on ajoute les moyens de transport et donc le temps de

trajet (isochrones). Les auréoles ainsi créées ne sont pas parfaites mais reflètent l'importance d'autres facteurs (autres villes, relief, forme des réseaux de routes, etc.). La zone de villégiature de Venise au XVIII^e siècle ne fournit pas une illustration parfaite du modèle mais s'en rapproche. Ainsi la première auréole (20 km) englobe le canal de la Brenta et la route de T révisé : pour Yokeno, cela correspond à la zone dite de pique-nique. Ceci se vérifie en partie car la résidence de villégiature estivale, voire annuelle est déjà importante. "L'automne est venu : on s'en moque. Le grand Conseil se réunit : on n'y va pas.

La neige tombe à flocons pressés : on demeure". Au delà de cet anneau une zone intermédiaire semble plus vide (entre 20 et W km) : c'est la zone de Padoue. Mais plus loin réapparaissent les grandes concentrations, au delà des collines euganeennes (Montagnana) à l'ouest, autour de Vicence au nord, sur les contreforts alpins. C'est là la zone de la "récréation" où surgissent "des bandes joyeuses de beaux messieurs et de belles dames qui s'emparent du silence..."

Nous retrouvons ici, bien avant la date et de façon plus modeste les anneaux de répartition des résidences secondaires en France (F. Cribier) ou en Italie aujourd'hui. Ainsi, tout en demeurant fortement "aristocratique", la villégiature vénitienne met en place bien des éléments des temps modernes.

Les loisirs du petit peuple citadin

Le petit peuple, le popolo minuto, de Venise comme de Rome ou de Florence est le grand exclu de ce modèle de villégiature, si ce n'est comme domestique, came rieuse, cuisinier ou gondolier de cette société de la "dolce vita". Dans le XVIII^e siècle italien, les loisirs populaires sont bien rares. A Rome, sur ordre du Pape, la piazza Navona est, le temps de l'été, transformée en une vaste piscine publique permettant aux petites gens de tenter d'échapper à la chaleur torride... ou tout simplement de se laver ! A Venise, les loisirs sont plus abondants qu'ailleurs car la Sérénissime est à la fois la "salle des fêtes" et le "Las Vegas" de l'Europe- Hormis les fêtes de quartier, les petites gens profitent du Carnaval qui dure près de deux mois pour oublier leur misère et se passionnent pour les jeux d'argent : Venise offre plus de 200 casinos et cafés, certains semi-clandestins étant possédés par des valets de chambre de la bonne aristocratie. C'est à Venise que se forment bien des habitudes, bien des libertés encore impensables. On y voit des femmes jouer au jeu, on y voit la civilisation de la carte postale se préciser grâce aux "vedute", tableaux paysagers de Guardi et Canaletto. L'ambiance de fête quasi permanente cache sans doute la crise de la puissance vénitienne. Bien plus, Venise veut ignorer cette décadence en s'abîmant dans le plaisir, pratiquant à la fois une fuite en avant et la recherche d'une reconversion. N'est-ce pas là l'un des traits de la modernité de l'actuelle civilisation des Loisirs ?

L'absence de Révolution industrielle hypothèque le renouveau de la villégiature

Le XX^e siècle amène une large désagrégation de cette mode qui tend alors à devenir un modèle de référence. La conjoncture italienne n'y est plus favorable au moins pour deux raisons :

- la péninsule cherche intensément et passionnément à faire son unité politique et nationale. Elle y parvient au prix de lourds sacrifices humains et économiques)
- l'Italie unifiée révèle le retard économique et en particulier l'impossibilité d'espérer une grande révolution industrielle semblable à celle de l'Europe du Nord. Seules les villes de l'Italie septentrionale sont touchées par la vague industrielle. C'est trop peu pour assurer les transformations sociales et de civilisation, et la bourgeoisie industrielle demeure embryonnaire. Ici, ni capitaines d'industrie, ni urbanisation foudroyante déstabilisant la campagne par l'exode rural, ni vogue des bains de mer. La société reste figée, l'agriculture souvent arriérée, l'industrie insuffisante à transformer le pays.

Les mouvements sociaux existent mais ils restent limités aux villes industrielles. A la campagne les révoltes sont fréquentes, mais sont plutôt des jacqueries que de véritables révolutions paysannes (Calabre, Sicile, Romagne).

Le peuple italien paraît résigné à oublier la villégiature et la douceur de vivre, alors même que se développe le tourisme étranger. Le niveau de vie reste bas, les habitudes sont figées et la mobilité sociale inexistante. L'Italie, premier pays touristique, ignore pour elle-même les vacances et encore plus le tourisme!

LA REVOLUTION SILENCIEUSE. DIFFUSION DU MODELE SOCIETAL ; LES ITALIENS A LA CONQUETE DES VACANCES. 1950-1980 (Fig. n°4 à 8)

L'ère pré touristique : l'encadrement de l'ère fasciste

Au lendemain de la grande guerre, l'Italie accuse donc un très grand retard économique et social vis à vis de ses voisins. Alors que le pays est déjà le premier pour l'accueil de touristes étrangers, les conditions de vie demeurent difficiles pour l'écrasante majorité. La société rurale se prêtait mal à l'idée de loisirs: on travaillait dur à la campagne (5000 heures par an) et l'analphabétisme sévissait partout.

Néanmoins, avec ses 600 000 morts et sa durée, la guerre de 1915 à 1918 prépare de grands bouleversements ; le brassage interrégional des soldats s'accroît et la fragile prospérité des noyaux industriels du nord aiguise la revendication sociale. La législation du travail demeure embryonnaire. Toutefois, avant la première guerre mondiale, des lois, d'ailleurs peu appliquées, limitent la durée du travail à 10 heures par jour, contrôlent celui des femmes et des enfants, interdisent le travail la nuit.

Le régime fasciste s'installe au pouvoir en 1923 et prétend par le biais de la toute puissance régler les problèmes du travail et des vacances sur le plan législatif et sur le plan pratique.

Sur le plan législatif, de nouveaux textes, toujours aussi peu contraignant, sont votés, surtout pendant la période "légaliste" du régime (1923-1926). Peu avant la "Marche sur Rome" (octobre 1923) l'Italie s'était officiellement alignée sur le système des trois huit, ramenant la semaine de travail à 48 heures officielles. Le fascisme complète cela en créant le "repos annuel" obligatoire, 12 ans avant le Front Populaire en France. Ce congé est de 10 à 30 jours, variable selon les mérites et la... docilité.

Sur le plan pratique, le régime fasciste voit dans l'organisation des loisirs ouvriers et paysans un moyen de peser sur les consciences, d'organiser la transformation planifiée des esprits. Le Dopolavoro s'occupe des loisirs "après le travail": c'est à dire fin de journée ou de semaine dans le cadre de clubs et de bibliothèques soigneusement contrôlés par les corporations et le parti. Mais avec 350000 adhérents, le dopolavoro apparaît comme un échec relatif.

Les "trains populaires" ont plus de succès. Des week-ends à la mer à prix réduits sont offerts aux classes sociales modestes des villes. La voie ferrée est en effet un symbole, mais aussi le moyen le plus simple pour voyager. Il est vrai que le régime fait alors un gros effort de réorganisation des chemins de fer italiens : le confort est amélioré, mais aussi la ponctualité ("les trains arrivent à l'heure") et la vitesse par la création de voies "directissimes" qui privilégient l'axe méridien péninsulaire.

Les statistiques officielles (E.N.I.T.) montrent qu'à la veille de la seconde guerre mondiale les Italiens représentent 8,3 millions de vacanciers hébergés en hôtellerie, soit 41 millions de nuitées (moyenne de 5 jours). Bien que toutes ces nuitées ne puissent être classées en "tourisme", on peut dire qu'en 1938, les flux nationaux sont, sur le plan quantitatif du moins, au coude à coude avec les flux internationaux. Cela signifie aussi que le mouvement est lancé et le potentiel important. Mais la prospérité économique tout autant que la paix civile font encore défaut. Sans elles, le passage de vacances étatisées à un tourisme total demeure hypothéqué.

De plus l'urbanisation reste lente parce que l'industrialisation est modeste. L'exode rural se tourne encore vers l'émigration plutôt que vers les grandes métropoles industrielles du nord et du centre. Aussi le "retour au pays" des émigrés de l'intérieur reste insignifiant, alors qu'ailleurs, en France, il apparaît comme la pompe d'amorçage du phénomène vacancier de la 1ère génération.

La répartition géographique de ces vacanciers italiens est tout aussi significative. Les classes aisées n'hésitent pas à désertir le pays pour "affaires" ou "agrément" : 3 à 400 000 par an, même si une grande partie d'entre eux séjourne encore dans les "régions aristocratiques" (Levant, Riviera de San Remo, lacs italiens). Mais la nouvelle mode des bains de mer gagne également l'Italie dans l'entre-deux-guerres. On voit apparaître en contre point, des "régions populaires" disposant de plages de sable et de pinèdes. Ainsi tourisme international et tourisme national s'installent dans les mêmes sites que favorise d'ailleurs le fascisme. Milano-Marittima au nom bien évocateur au sud de l'embouchure du Pô comme le Lido de Rome ou la Versalia constitue un bel exemple de cette première expansion. Dès avant 1914, une société milanaise "lance" la station et y propose des pavillons, les "villini" (petites villas), installés dans la pinède. Ainsi nous retrouvons le goût pour la villa dans un cadre typiquement moderniste comme le proclame la chanson populaire : "al mare ! al mare !".

Le miracle économique italien

L'aventure politique et militaire dans laquelle ses alliances avec le régime nazi l'entraînent fait à nouveau perdre plus d'une décennie au pays. Ruinée en 1945, disposant de peu de richesses économiques classiques, l'Italie réussit une reconversion rapide. Avec l'aide internationale, la nouvelle république réussit à retrouver son niveau de production du début de la guerre, dès 1950. Pourtant le niveau de vie demeure bas. Les rapports Vanoni (1950) et Vigorelli (1954) montrent les retards sociaux et la misère du Midi. Seules 11 % des familles italiennes sont considérées comme "aisées" et 11,7 % comme dans une situation d'extrême misère. Dans bien des ménages, la consommation de viande ou de sucre reste très irrégulière. Un Napolitain consomme moitié moins de légumes frais qu'un Turinois.

Parler dans ces conditions de la durée du travail ou des vacances paraît superflu. L'Italie doit d'abord régler son retard économique et social. La société de consommation reste un objectif lointain. C'est d'ailleurs en retardant l'accès à la grande consommation nationale que l'Italie "assure" son miracle économique. Le "néo-capitalisme" italien gagne le défi contre toute logique. E. Scalfari traduit cela par la "théorie du bourdon", insecte peu apte à voler, et pourtant, écrit Scalfari, "le bourdon vole, c'est ce qui est arrivé au capitalisme italien".

Par des prouesses techniques et financières, l'Italie conquiert bien des marchés, bénéficie du Marché Commun (1957) et de la société de consommation qui s'installe chez ses partenaires. C'est en maintenant volontairement un déséquilibre entre ses prix et ceux de ses concurrents que l'Italie s'affirme. Mais le revers de la médaille est terrible. La néo-industrialisation puise dans le réservoir de chômeurs du Mezzogiomo, créant les émigrés de l'intérieur. "La 2e révolution industrielle de l'Europe est aussi cruelle pour les travailleurs migrants que l'a été la première pour les travailleurs indigènes".

Les Italiens, tout au long des années 50 et 60 n'accèdent qu'à la petite consommation. Dans le domaine des moyens privés de circulation, importants pour l'amorce du tourisme, les progrès sont lents. Dans la décennie 50y c'est la société du deux-roues, de la "vespa". La très lente progression sociale se concrétise par l'achat d'une voiture de petite cylindrée : "la Fiat 500, la plus petite. C'est la voiture de celui qui a besoin de quatre roues pour se déplacer ; la Fiat 600 au contraire est déjà la voiture de celui qui veut paraître et acquérir un certain prestige au regard des autres" (V. Valetta). La "civilisation de la 600" s'affirme entre 1960 et 1965. En 5 ans, les immatriculations d'automobiles passent de 400 000 à 900 000. L'un des éléments de l'explosion touristique est désormais en place.

Mais cette accession retardée à un mode de vie meilleur augmente les tensions sociales, d'autant que l'Italie n'échappe pas à l'inflation (tarifs publics, loyers, impôts). Peu à peu les mouvements de grève s'amplifient. Le miracle économique paraît remis en cause alors même qu'éclate le "mai rampant", profond mouvement social revendicatif (1968-1972). Les travailleurs italiens réclament leur part de prospérité du miracle économique, partage trop longtemps différé. Le drame est bien là : au moment où, par une longue série de grèves, les syndicats italiens obtiennent de grands progrès sociaux, l'économie italienne s'essouffle et entre, avant bien d'autres, dans une crise typiquement nationale. La "crise italienne" se précise vers 1970-1971 : perte de compétitivité, faiblesse des investissements, chômage, absentéisme, baisse de productivité, déficit budgétaire, fuite des capitaux en sont les principaux caractères"

La crise mondiale du renchérissement du pétrole en 1974 se superpose à la crise nationale, alors même que le pays est très dépendant de ses importations de matières premières. Le pays vit alors une période très difficile, car la crise de l'Etat et la crise morale que son inefficacité fait naître, s'aggravent.

Malgré cela, la population italienne tente de préserver les acquis sociaux et en particulier son nouveau mode de vie, dont les vacances sont un aspect important. Il s'agit bien d'une révolution tranquille qui tend à toucher un nombre toujours croissant de citoyens.

Les congés payés restent encore dans les années 60 régis par la législation de 1923 que l'on améliore peu à peu. Il faut attendre le choc du "mai rampant" pour voir les améliorations des conditions de travail devenir aussi importantes que les revendications salariales. La semaine de travail est ramenée à 40 heures officielles dans la métallurgie où le taux de syndicalisation est élevé, alors qu'elle atteint 46 et même 48 heures dans d'autres branches d'activité. La réduction annuelle du temps de travail apparaît très vite en Italie comme un objectif social important dans la plupart des provinces développées du nord et du centre. Mais la puissante C.G. il expliquait en 1979, qu'au sud de Florence, réduire le temps de travail "c'est de l'ironie, du cynisme" (A. Bonaccini) tant le problème du chômage y est aigu.

Toutefois en Italie comme dans l'ensemble de l'Europe, la réduction annuelle du temps de travail (annuel ou hebdomadaire) devient un des objectifs prioritaires des années 80. Les syndicats visent donc à obtenir la semaine de 38 heures. Pourtant, en 15 ans, depuis 1966, le temps annuel a été réduit de près de 20 %, passant de 1877 heures à 1521, un des plus bas d'Europe avec la Belgique (1550). Cela représente à la fin de la décennie 1970, 235 jours de travail et 130 jours de congés (week-ends compris). Pourtant les congés payés demeurent réduits : entre 15 et 30 jours. De plus, l'ancienneté joue un grand rôle dans la durée de ces congés. Au bout de 10 ans un cadre obtient 30 jours, un employé 20 jours et un ouvrier seulement 17. On voit combien le système est personnalisé et encore empreint d'un puissant paternalisme où la docilité tient une grande place.

Les problèmes d'étalement des vacances sont tout aussi importants. Dans le monde du travail, l'Italie se trouve dans une situation à la "française" aggravée par un gros retard social et des habitudes méditerranéennes. Les entreprises ferment traditionnellement en août pour le sacro-saint "Ferragosto". Fiat, à ce moment là, accuse une baisse de production d'environ un tiers. Cette concentration des vacanciers italiens accentue les difficultés d'accueil au coeur de la haute saison touristique et contribue à une sur inflation dans les stations (littoral, montagne).

En ce qui concerne les congés scolaires, ils sont très légèrement supérieurs à la France. Vers 1970 les écoliers italiens sont à égalité avec ceux de France: 184 jours de classe et 181 de "vacances". Aujourd'hui, la durée des congés scolaires est passée à 200 jours en France et entre 190 et 210 en Italie. Leur répartition dans le temps traduit également fort bien le modèle de vacances encore en vigueur dans le pays. Les vacances scolaires sont essentiellement estivales, du 15 juin au 30 septembre en moyenne, soit près de 90 jours. Ce sont les plus longues avec l'Espagne (2 mois et demi), deux fois plus longues que l'Allemagne ou la Grande-Bretagne. En revanche les petites vacances sont très courtes : 2 semaines en hiver et 6 jours au printemps (Pâques).

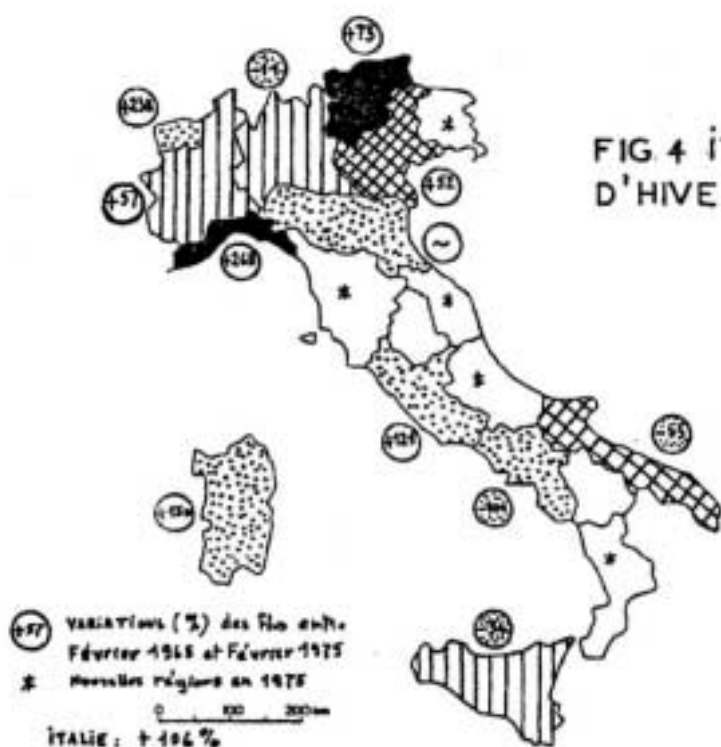
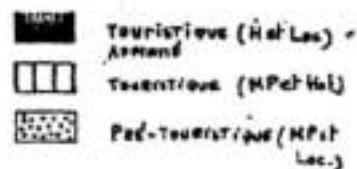


FIG 4 ITALIENS, VACANCES D'HIVER ; FEVRIER 1965



FIG 5 ITALIENS. VACANCES : PROFILS D'HÉBERGEMENT DANS LES RÉGIONS. année 1965



On comprend dès lors que les problèmes du tourisme national italien soient bien différents des autres pays d'Europe. Les vacances scolaires accentuent l'aspect estival par leur longueur. Elles permettraient un bon étalement si les entreprises aménageaient un système équivalent- Or, la concentration d'août des vacances de la population active annihile tout étalement. Elle fait surgir la question de la période du 15 juin au 1er août et du 20 août au 10 septembre; que faire alors des enfants citadins ? La réponse à cette question explique bien les statistiques que nous verrons plus loin : mère et enfants partent à la campagne en attendant que le mari et père les rejoignent. On assiste alors à une résurgence de la villégiature. Mais force est de constater que la période traditionnelle de la "villégiature" qui se passe entre la fin août et les débuts de l'automne (le retour à la ville se situant en général entre la Toussaint et la Saint-Charles -% novembre-" (F. Paloscia) n'est plus respectée. Enfin la faiblesse des petites vacances ne peut que freiner l'essor du tourisme de neige, par exemple, et renforcer plutôt les mouvements de week-end.

Statistiquement, l'I.S.T.A.T. (1) définit les vacances comme "une période d'au moins 4 jours consécutifs hors de son domicile à des fins de repos, agrément ou distraction". Depuis les années 60, l'Institut procède à des études par sondage tous les 3 ou 4 ans.

Nous laisserons de côté l'enquête DOXA de 1949 qui montrait la faiblesse de la mode des vacances en Italie. C'est une phase de mise en route où les mouvements migratoires naissants de la campagne vers la ville créent les premiers flux. Le paysan urbanisé retourne "au pays", chez les parents ou la famille qu'il a laissés. C'est la période où se créent les réflexes de vacances pour des paysans qui ignoraient tout alors de ce type d'arrêt économique.

Les vacances sont donc alors à la fois le sous-produit de l'urbanisation et... de l'automobile. Mais entre 1950 et 1960, la première reste encore en plein développement et la seconde demeure un luxe. Aussi n'est-on pas étonné de constater qu'en 1959 seulement 11 % des familles italiennes déclarent partir en vacances. Cette population vacancière est d'abord féminine. Entre 20 et 40 ans, les femmes représentent 60 % du total. Ceci s'explique bien par le fait, souligné plus haut, que les mères de famille qui ne travaillent pas, emmènent les enfants chez les grands-parents, "à la campagne" (41,5 % des journées de vacances contre 43 % pour la mer). On va de préférence dans les maisons de la famille (49 % des journées) et en location (23 %). Les hôtels accueillent 26% des journées de vacances. On est bien dans l'ère pré touristique, à la fois par le volume (5,6 millions d'Italiens) et par la structure : c'est le temps des vacances où la villégiature traditionnelle -retour au pays ou location à la mer- prédomine.

Cependant en quelques années la société italienne tente de rattraper ce retard indéniable dans le domaine des vacances. En 1965, on compte environ 21 % de départs (2). Le modèle d'Europe occidentale s'affirme : ce sont les cadres des professions du secteur secondaire (74 %) et les professions libérales (67 %) des grandes cités du nord de l'Italie qui bénéficient de cette nouvelle "dolce vita". Pour toutes les villes de plus de 50 000 habitants, le taux de départ est plus élevé que la moyenne nationale (entre 36 et 44 %). Ce taux est donc bien corrélé à la nouvelle croissance urbaine née du miracle économique. Ces réservoirs à vacanciers perdent donc de leur intérêt pour toute tentative de prospective des années à venir.

(1) ISTAT : Istituto centrale di statistica, équivalent de l'INSEE.

(2) Il s'agit de personnes. Pour les familles le taux est de 30 % à cause des cellules numériquement réduites (célibataires, retraités)

Les vacances se démocratisent. Signe des temps, les carabinieri lancent en 1973 une "opération vacances" le long des axes routiers comme en France les opérations "primevère". Les axes autoroutiers méridiens supportent mal ce grand choc : aux flux automobiles internationaux s'ajoutent ceux des citadins fuyant les centres, ceux des familles de méridionaux allant voir le mari, le fils ou le gendre dans le nord, ceux enfin des émigrés de l'intérieur retournant passer le Ferragosto dans le Mezzogiomo. Fiat 500 ou 600, Fiat 850 ou 127, lourdement chargées foncent alors vers "l'autre Italie".

Pourtant, malgré l'essor des vacances (environ + 1 % par an) l'Italie ne peut combler son retard. Dès les années 70, la France atteint et dépasse le seuil statistique et psychologique de 50 % de départs en vacances alors qu'en Italie ce taux progresse à petits pas : 31 % en 1972, 35 % en 1975. La crise économique se précise après 1976, l'année noire. En 1978, le taux n'a progressé que de 0,8% par an et atteint seulement 37,8 %. Le miracle touristique semble s'estomper pour des millions d'Italiens : si 21,2 millions d'entre eux ont goûté aux vacances, près de 35 millions en demeurent privés. D'ailleurs pour 56 % d'entre eux, la raison est familiale et économique. Ceci est encore plus accentué pour les non-actifs.

Le seuil des 50 % qui paraissait possible avant 1985, se trouve ainsi repoussé dans un futur mal défini. Certes 1980-1982 a amené un redémarrage du tourisme des italiens, mais la progression est toujours faible : + 5 % par an. Malgré tout, l'Italie n'arrive pas à combler un retard d'environ 10 ans vis à vis de ses autres partenaires européens. De ce fait, le seuil ne serait atteint que vers 1990 si la progression se maintient.

Parallèlement, on assiste à une transformation des goûts entre 1959 et 1980. Les séjours à la mer deviennent majoritaires dès 1968 (52 % des journées de vacances), alors que la traditionnelle campagne régresse (35 % en 1968 contre 55 % dix ans plus tôt). Aujourd'hui, ce renversement de tendance se situe autour de 63 % pour la mer et 25 % pour la campagne (montagne et collines).

L'hébergement demeure celui d'une population modeste, utilisant ses attaches sociologiques avec la campagne et le "retour au pays". Malgré un recul de 8 points, les maisons privées accueillent encore 40 % des journées de vacances et les locations autour de 22 %. C'est dans l'extra hôtellerie (camping, caravaning, etc..) que l'essor est le plus grand. Le véritable décollage se situe vers 1970 où l'accueil double presque, passant de 2,4 % à 4,1 % des journées de vacanciers italiens. Aujourd'hui le pourcentage se situe autour de 8 à 10 %. Les mutations de l'accueil des vacanciers italiens dans les années à venir ne sont pas négligeables, même si leur évaluation quantitative laisse encore beaucoup à désirer.

La résidence secondaire (casa seconda) est la suite logique du retour saisonnier au pays dans une société bouleversée par les flux migratoires. Les recensements décennaux italiens ne prenaient en compte que les maisons non occupées, sans distinguer entre maisons vides et résidences secondaires. En 1971, celles-ci auraient été au nombre de un demi million et avoisineraient aujourd'hui 800000 à un million d'unités. De plus, ce parc loin encore du niveau français (2 millions) est principalement constitué de maisons restaurées. Elles n'ont pas toujours le faste des villas de Vénétie, mais lorsqu'elles sont neuves, elles présentent un cadre et un confort exceptionnels (exemples des régions de Nettuno-Anzio en Latium, de l'île d'Elbe ou de la Costa Smeralda sarde). Bien des magazines populaires montrent ces résidences secondaires de luxe, propriété de riches industriels, commerçants ou artistes très en vue.

La vogue moderne de la campagne chez les vacanciers italiens a d'ailleurs donné naissance à un type nouveau d'utilisation de l'espace rural, ainsi qu'à un mot nouveau : l'agritourisme lancé par l'association Agriturist créée en 1966.

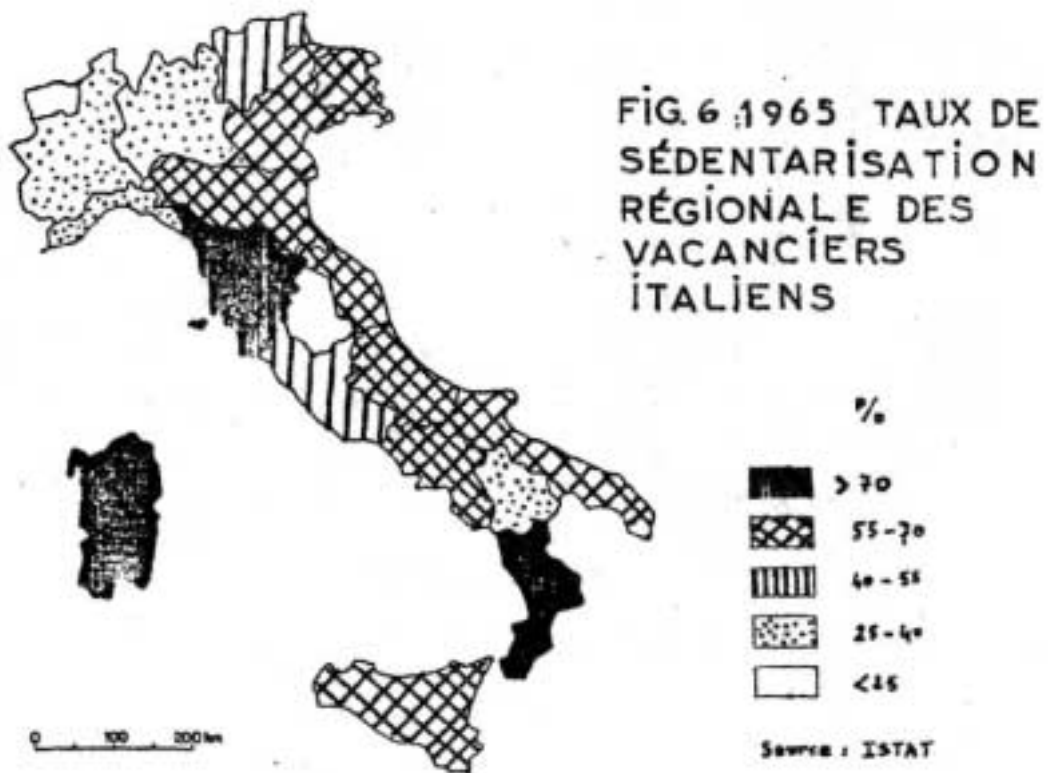
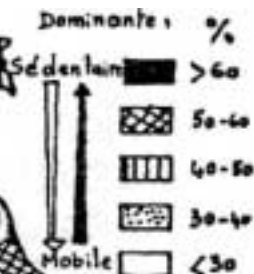
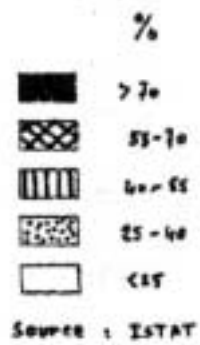
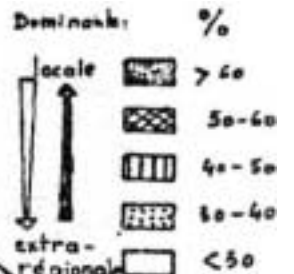




FIG. 7. 1965 POIDS DES VACANCES LOCALES DANS LES RÉGIONS



taux de sédentarisation des vacanciers de chaque Région



Part des flux intrarégionaux dans le total de chaque Région

FLUX DE VACANCIERS ITALIENS- 1975

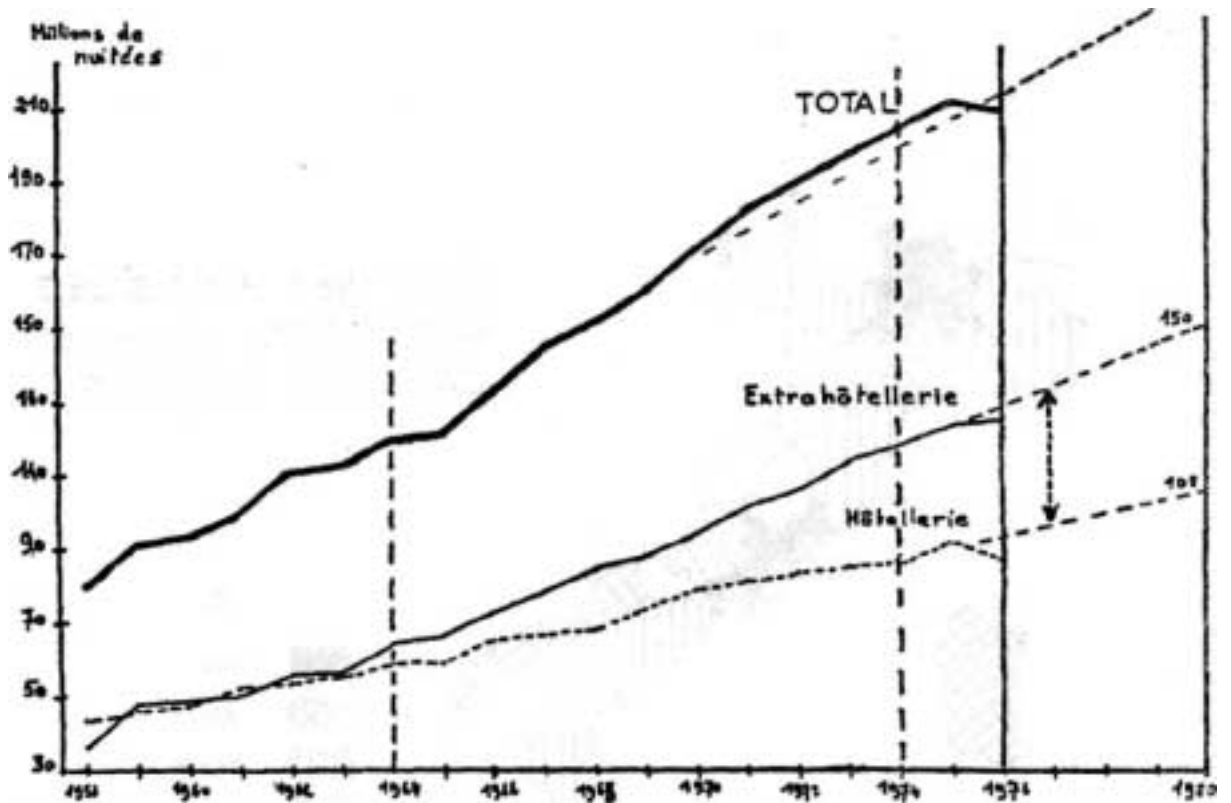


FIG 8 1958-1976 NUITÉES ITALIENNES DANS DIVERS HÉBERGEMENTS

Développée en Latium, Emilie, Toscane, Vénétie, Frioui, l'Agriturismo s'est donné un rôle similaire à l'association des gîtes ruraux en France? car ce sont des zones où le métagage (mezzadria) fort répandu a accéléré l'exode rural. L'Agriturismo a ainsi réhabilité directement ou indirectement les "case coloniche" de la région du Chianti, les "careine" ou fermettes de l'Abruzze, les maisons rurales du Frioui, les chalets de Trentin. L'association édite un annuaire proposant environ 1500 locations à la campagne, mais encourage aussi le rachat, ce qui fait de l'Agriturismo des vacances chères, réservées aux plus riches.

Le vacancier italien plus modeste s'est également tourné vers le caravanning, bien que le mouvement soit tardif (1959), Le phénomène se développe après 1968. Le parc des caravanes atteint 54 000 unités en 1972 et plus de 100 000 aujourd'hui. Le marché est maintenant relayé par la grande vogue (achat ou location) du camping-car. Les grandes villes (Milan, Turin, Rome, Florence, Gênes, Bologne) représentent près de 50 % des immatriculations.

Le profil du vacancier italien ne diffère guère de celui de ses voisins européens d'il y a 10 ans. En général jeune (30 à 40 ans) il s'agit souvent d'un petit employé utilisant son automobile (pour 67 %) et prenant 8 à 15 jours de vacances. Juillet et août sont très prisés (82 % des journées), mer et campagne représentent les lieux de séjour pour des raisons de goût mais aussi de budget-vacances. Les vacances de neige demeurent l'apanage d'une minorité des citadins.

Tout ceci est capital pour le présent et le futur du tourisme italien. Sur le plan quantitatif (fréquentation) et économique rapport financier), les politiques touristiques ont trop souvent oublié que les vacanciers italiens pouvaient assurer par leur fréquentation régulière, un volant de sécurité pour les stations ou les régions, car ils représentent presque

toujours plus de 50 % du mouvement touristique. Le développement spontané ou organisé des vacances des Italiens passant à un tourisme national (1) peut mettre à l'abri des fluctuations conjoncturelles des flux étrangers.

LES NOUVELLES FRONTIÈRES DU TOURISME : TRANSFORMATION D'UN MODELE SPATIAL (Fig. n° 9 et 10)

Les flux de nationaux italiens dans les moyens d'hébergement hôteliers et extra hôteliers sont moins bien connus que ceux des étrangers. De plus il reste difficile de différencier les flux économiques liés à l'activité normale du pays de ceux liés au tourisme et aux loisirs, surtout en hôtels. On peut toutefois en évaluer l'importance par l'étude statistique des variations saisonnières. Cela permet d'apprécier le niveau "normal" lié aux flux économiques.

Dès 1958, date où l'ENIT offre une répartition géographique détaillée des flux, on constate que sur 110 millions de nuitées enregistrées, les Italiens représentent 72 % du volume : 64 % en hôtels et 84,5 % dans l'extra hôtellerie. Dans ce dernier cas, la question est toute réglée car l'extra hôtellerie n'est pratiquement pas concernée par les flux économiques". En 1958 son essor demeure marginal. En revanche dans l'hôtellerie le problème est plus délicat. On enregistre 42 millions de nuitées, alors que les sondages permettent d'affirmer que 25 millions de nuitées environ sont de type "vacances". Les touristes italiens ne représentent donc que 51 à 52 % des flux en hôtels (étrangers : 24 millions de nuitées). Or, dans la décennie 50, le tourisme est d'abord synonyme d'hébergement hôtelier.

Dix ans plus tard, les nuitées italiennes en hôtels ont augmenté de presque 70 % (70 millions) alors que l'extra hôtellerie est devenue majoritaire. Sa croissance exceptionnelle fait passer le nombre des nuitées de 36 à 83 millions (+125%).

(1) En particulier par la consommation estivale et la redistribution des revenus.

Les Italiens ont choisi, pour les raisons économiques et socio-historiques que nous avons vues, l'extra-hôtellerie. Toutefois, dans les années 60 la progression a plutôt tendance à stagner autour de 54/55 % dans la période du mai rampant. Les logements privés accueillent toujours 60 % des Italiens mais le camping surtout progresse considérablement, passant de moins de 1 % à 4 % en 1968 et à 7,4 % en 1972. La clientèle italienne représente d'ailleurs 81 % des nuitées en logements privés et 44 % en camping (1972).

En hôtellerie, les clientèles italiennes et étrangères ne se portent pas sur les mêmes catégories, ce qui permet à la petite hôtellerie familiale, traditionnelle et géographiquement dispersée, de mieux résister aux mutations que les fabricants de vacances imposent ailleurs. Les Italiens se portent plutôt sur les catégories inférieures : 3 A et t A en hôtels classés (37 % des flux) et sur les pensions et locations (37 %). Les catégories hôtelières 2 A et 3 A constituent la charnière car elles sont fortement recherchées par les étrangers et les Italiens.

De plus, la fréquentation italienne accuse une notable mutation dans les années 70. Par rapport à 1958, les nuitées enregistrées ont été multipliées par 3. L'explosion touristique s'affirme après 1968. La progression annuelle est régulière, 10 à 12 millions de nuitées en plus jusqu'en 1973. La crise du pétrole paraît bien absorbée en 1974 et 1975. Son contre-coup ne se fait sentir qu'en 1976. Le tourisme suit alors, quasi parfaitement, la courbe du "cycle à 3 temps" de la crise pétrolière décrite par V. Levy-Garboua (1) et s'étaient sur 5 ans. Le tourisme national suit une évolution similaire, avec un faible décalage dû au temps de diffusion de la crise. De 1973 à 1975, la crise ne paraît pas affecter les vacances sur le plan quantitatif, alors que le plan qualitatif est touché (réduction des temps de vacances, départs moins lointains...). La phase de récession est courte mais profonde à partir de 1976 (on retombe à 214 millions de nuitées, soit une baisse de 4 %).

La reprise s'affirme dès 1977-78. Le redressement est tout aussi rapide, mais en 1980-SI, le second choc pétrolier se développe sur un schéma identique. Cependant, l'habitude des vacances fait désormais partie du mode de vie et chacun essaie, comme dans les autres pays, de limiter le choc de la crise, malgré -ou à cause de- la crise du quotidien (hausse des prix, enlèvements, terrorisme), la crise économique (chômage), la crise de l'Etat.

Mais les vacances des Italiens ne sont pas immuables. Si l'extra hôtellerie représente maintenant 60 % des nuitées, on assiste à un nouvel essor des logements privés (résidences secondaires) qui couvrent 67 % des nuitées extra hôtelières- En d'autres termes, 4 Italiens sur 10 passent leurs vacances dans des logements privés. On comprend dès lors les problèmes que cela pose aux régions: - doit-on, peut-on accepter la submersion des littoraux par la résidence secondaire ?

- doit-on, peut-on accepter le modèle de la Côte d'Azur française ?
- doit-on, peut-on se lancer dans la politique de grands ports de plaisance, voile de marinas ?
- comment éviter le mitage de la campagne ou le "bétonnage" des littoraux sans nuire à l'économie locale ?

(1) Le Figaro, 18 mai 1980. 3 phases de 18 à 20 mois entre 1973 et 1979 : forte inflation des prix du pétrole, récession (déflation d'activité), reprise.

(2) Voir les deux ouvrages VALLARÏO : Ports Turistici Marina et Marina, Ut realizza-zione economiOG-afnminiÈtraivva dei porti turistici. Hoepii éditeur.

FIG. 9 : PART DE L'APPORT ÉCONOMIQUE
SELON LA NATIONALITÉ.
1976.



(MÊME LÉGENDE
QUE FIG. 255).

FIG. 10 : APPORT ÉCONOMIQUE:
ÉVOLUTION DE LA PART DES ITALIENS.
1961 - 1976.



- ITALIANISATION EN HAUSSE.
- ▤ HAUSSE / BAISSSE.
- ▨ STAGNATION.
- ▧ BAISSSE / HAUSSE.
- ITALIANISATION EN BAISSSE (TENDANCE A LA XÉNOPHISATION).

D'ailleurs les attermolements des politiques, conjugués à l'étroitesse de la clientèle nationale expliquent les retards pris par l'équipement touristique de l'Italie. Ainsi la construction de ports de plaisance n'a pas connu l'essor de la France. Lorsque de nouvelles constructions ont été lancées, elles sont restées modestes malgré les souhaits de V. Valiario qui, dès 1970, proposait un plan ambitieux de "marinas", dans le sens étroit de port touristique (1). Depuis ce temps les progrès sont lents. L'architecte A. Clavarino explique ce retard par trois facteurs : le fait que l'administration considérait les marinas comme équipements trop luxueux, ensuite le peu de goût des Italiens pour le bateau (et les bateaux existants très petits), et enfin le coût excessif des marinas réalisées. Néanmoins quelques réalisations sont intéressantes ; le port de Schiopparello dans le golfe de Portoferraio (île d'Elbe), à Spotomo (Savone), Ponte Lama (Pouil-les), tandis que la plus célèbre et la plus luxueuse reste celle de Porto-Cervo, dans la zone privée de la Costa Smeralda en Sardaigne. Cette dernière marina est la seule qui se rapproche du concept français de la marina, l'architecte n'étant autre que J. Couëlle, créateur du "village" de Castellaras (Mougins, Alpes-Maritimes) et Port-la-Galère (Théoule)... Aujourd'hui le ministère de la Marine marchande relance un très ambitieux projet d'équipement de près de 300 petits ports et abris existants sur les côtes italiennes

Mais si la clientèle italienne reste majoritaire en hôtellerie, elle tend à glisser des catégories modestes vers les catégories plus médianes (2 et 3 A) au détriment surtout des pensions et locations qui perdent plus de 10 % de leurs flux en 5 ou 6 ans- Ceci est important à double titre : d'abord la survie du réseau des pensions est posée pour la décennie qui vient ; ensuite, alors que les clientèles étrangère et italienne paraissent plutôt complémentaires dans le réseau hôtelier, elles tendent à devenir plus concurrentielles. Ceci se fait sentir plus spécialement dans le réseau des 35[^] stations touristiques classées (CS.T. : cura, soggiorno, turismo) où les Italiens représentent 60 % des nuitées en hôtellerie et 84 % des nuitées en extra-hôtellerie.

Pour mieux comprendre l'évolution de modèle social italien en matière de tourisme et loisirs, il faut également noter l'expansion régulière des vacances à l'étranger. Ce mouvement est économiquement important car il s'agit de la clientèle la plus aisée, la plus "consommatrice". De plus sur le plan général un contingent trop important de nationaux à l'étranger remet en cause la balance touristique positive. Or le tourisme depuis 20 ans a permis à l'Italie de colmater bien des déficits dans sa balance des paiements (achat de minerai, d'énergie, de viande, d'aliments). Une bonne partie de ces vacances à l'étranger s'appuie sur les nombreuses colonies de travailleurs italiens, donnant naissance à un "tourisme familial" intense. Le second grand flux est limitrophe : France, Suisse, Yougoslavie, Autriche, voire Espagne" si dans les années 60 le mouvement n'affecte que 138 000 Italiens, on passe très vite à 400 000 puis 1,1 million en 1975 (1).

Ainsi l'Italie offre un modèle en "échelle mobile" : le départ de plus en plus important de la clientèle aisée vers l'étranger est quantitativement compensé par l'arrivée sur le marché des vacances d'une population citadine plus modeste. Le pays se trouve ainsi dans la position de la France à la fin des années 70. Le décalage socio-économique en matière de tourisme ne semble guère se combler.

(1) Depuis quelques années la Côte d'Azur attire une clientèle grandissante pour le week-end, les casinos ou les ports de plaisance.

La géographie des vacances des Italiens

L'accession d'une population nationale numériquement importante à la villégiature et au balnéarisme change bien des données sur le plan du fonctionnement de l'espace socio-économique. Le tourisme national ressemble à un vaste mouvement de marée, avec flux et reflux, entre pôles émetteurs (les villes) et pôles récepteurs (campagne, stations littorales).

Les villes, grands pôles émetteurs (Fig. n° 11 et 12)

L'ensemble du réseau urbain italien est loin d'atteindre les taux de départ des villes françaises. Toutefois les grandes villes sont, proportionnellement, à un niveau bien plus important que les petites villes. Les villes de plus de 100000 habitants au nombre de 47, représentent 1/3 de la population italienne (20 millions environ) et ont un taux de départ qui dépasse 45 %.

Ainsi donc, le principal pôle émetteur de vacanciers est l'Italie du nord. Milan vient en tête (taux : 67 %) suivie de Turin (64 %) : c'est un niveau touristique affirmé d'autant que le reste de la Lombardie et du Piémont a un taux moyen de 54 à 48 %. A ces régions il faut ajouter l'Empire-Romagne (45 %). Cet ensemble territorial du nord-ouest plus la vallée du Pô concentre 19 millions de personnes et donne 8,6 millions de vacanciers. Un Italien sur trois partant en vacances vient de là.

Un second ensemble fortement émetteur est constitué par les régions de la façade tyrrhénienne : Latium (45 %), Toscane (43 %) et Ligurie (37 %) dont les capitales sont importantes : Rome, Florence et Gênes.

L'Italie méridionale émet (1) un type de vacanciers très particulier ; les parents des émigrés du nord. En été, principalement en juillet, on "monte" à Gênes, Turin, Milan, voir le père, le fils ou le frère, avec qui on revient au pays pour les congés payés du Ferragosto. Ceci explique l'importance du nombre de journées de vacances déclarées.

Ainsi à partir des grandes villes on peut établir une carte d'isochrones, la circulation automobile étant favorisée par un réseau autoroutier dense. Ainsi se définissent des régions de proximité immédiate (la villégiature campagnarde péri-urbaine), des façades littorales (les plages les plus proches), des zones crepaillement (collines, montagnes). A plus grande distance, le modèle gravitaire triangle industriel du nord- mezzogiomo, crée des flux méridiens sur 800 à 900 km- A l'échelle nationale nous avons donc des flux vacanciers liés à deux grands modèles :

- le modèle centre-périphérie péri-urbain où les motivations "touristiques" et de loisirs l'emportent. C'est le cas de Milan, Turin ou Rome.

- le modèle économique lié aux flux du travail entre les pôles industriels et les réservoirs de main d'oeuvre du midi.

La combinaison de ces deux modèles alliée à la configuration géographique de la "botte" italienne explique en grande partie la répartition des vacanciers italiens.

-La" paie" récepteurs

(1) Voir L. ROGNANT, thèse d'Etat, Etude des flux par les graphes et .taux de départ pour les grandes villes : Milan et Rome (60 %), Venise et Turin (50 %).

La mer reste le pôle principal malgré un net ralentissement même si elle représente 232 millions de journées de vacances, loin devant la montagne (80 millions). Quatre façades littorales se dégagent : l'Emilie-Romagne (13 % des journées) et la Vénétie (8 %), la Ligurie (10 %) et la Toscane (9 %). Quatre Italiens sur 10 prennent leurs vacances dans ces régions, c'est à dire dans un rayon de 200 km autour du triangle industriel. Ceci amène une forte concentration des flux et reflux estivaux et en accentue même la densité : la famille étant à la mer ou à la campagne à faible distance (2 à 3 heures d'autoroute), les week-ends de juillet sont très denses. Souvent, le chef de famille, au travail en ville, rejoint les siens pour la fin de la semaine et alourdit un trafic auto routier déjà surchargé.

Bien entendu, les stations les plus proches, au débouché des autoroutes, connaissent un afflux spectaculaire. Tel est le cas de Chioggia, à l'extrême ouest des lagunes vénitiennes et celui de la côte adriatique de l'Emilie (Lido dei Nazioni, Rimini-Riccione, Milano-Maritima). A cela il faut ajouter l'italianisation d'une grande partie de la Ligurie. Dans la partie est de la côte du Ponant les stations de Varazze, Spotorno, Pietra Ligure, Loano, sont submergées par le tourisme turinois et milanais.

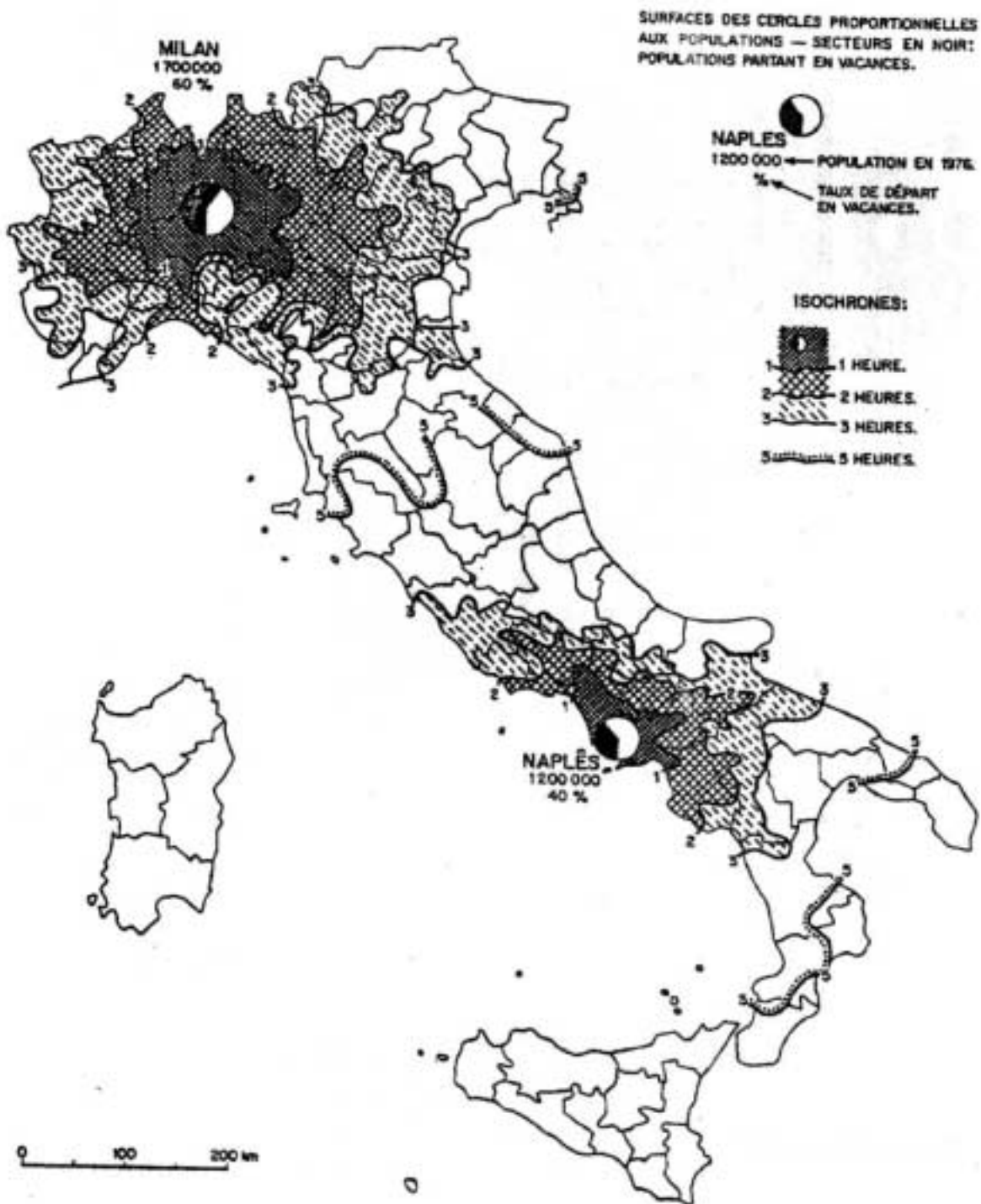


FIG.11 .-GRANDES MÉTROPOLES ET PÉRIPHÉRIE TOURISTIQUE: MILAN ET NAPLES.

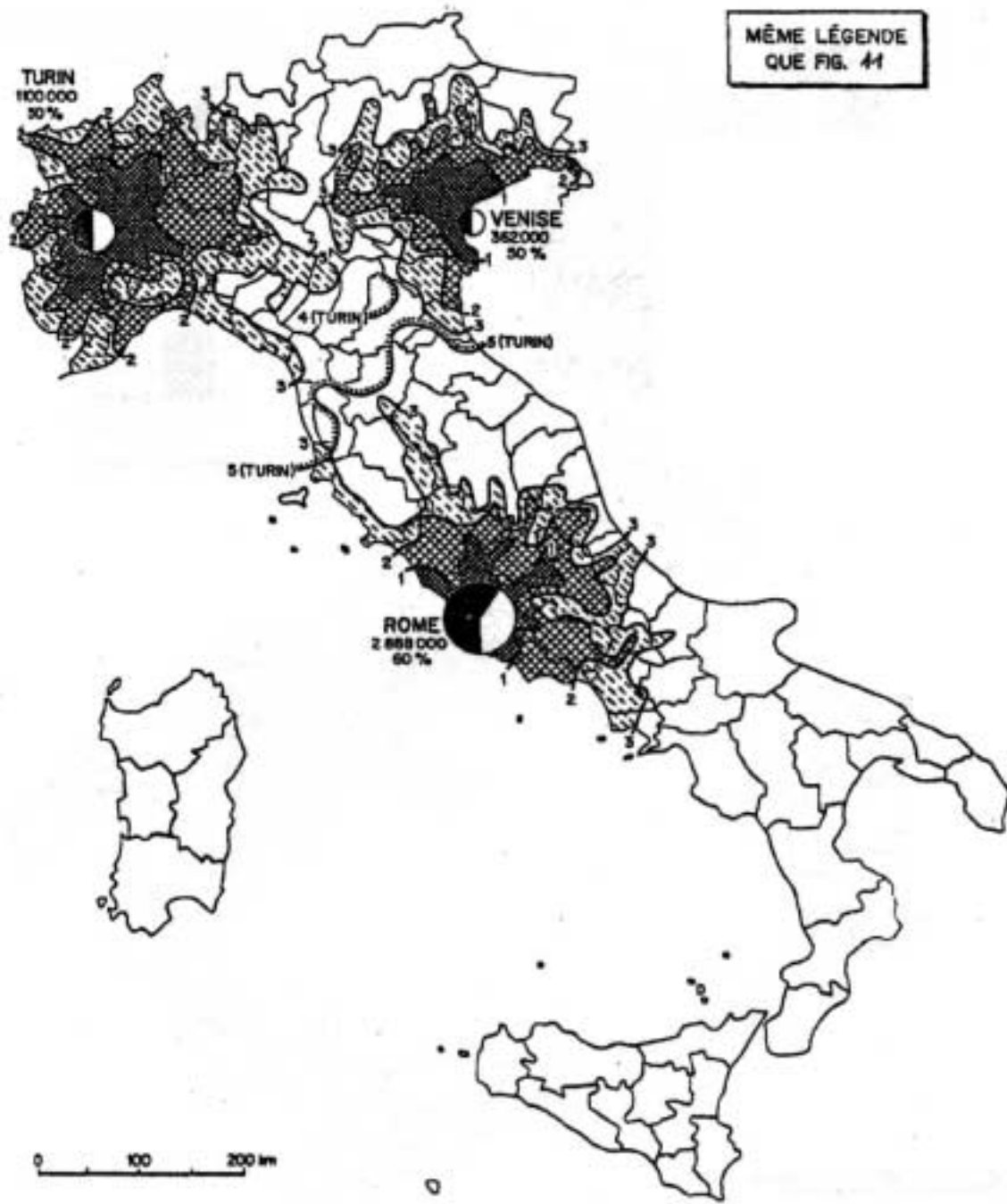


FIG 12 -.GRANDES MÉTROPOLIS ET PÉRIPHÉRIE TOURISTIQUE : TURIN, VENISE ET ROME.

En 1963 les étrangers représentaient 1,2 million de nuitées et les Italiens 1,1 million dans la province d'Imperia. Dès 1964, les Italiens sont très légèrement majoritaires. A partir de 1967, le tourisme étranger fléchit régulièrement, malgré un léger progrès en 1978. Mais en règle générale, les nuitées se stabilisent autour de 900 000. Dans le même temps la conquête de la Riviera des Fleurs par les Italiens se poursuit jusqu'à atteindre 1,7 million de nuitées en 1978, soit 65% du total. Ceci est d'importance puisque traditionnellement la Riviera de 5^e in Remo était une annexe italienne du modèle azuréen français de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle. D'ailleurs le même phénomène se précise aussi sur la Riviera du Levant (Rapallo, Portofino, Chiavari, etc..) et sur la Versilia toscane plus au sud. Sur tout ce littoral ce sont les Italiens qui assurent désormais l'essentiel des recettes.

Ceci se double d'une vague de développement des résidences secondaires. Mal connu en Italie, le phénomène l'est mieux en Ligurie où il semblait prendre au milieu des années 70 une croissance "à la française" (1). C. Berio a montré qu'en 1979 la Ligurie avait 142 000 résidences secondaires. Ce sont les provinces centrales, au débouché des autoroutes du nord, qui semblent les plus submergées: 53 % dans celle de Savone et 32 % dans celle de Gênes, sont des résidences secondaires sur le littoral, alors que la moyenne régionale se situe autour de 35,8 %. Quant à la croissance, en une décennie elle est de 45 %, mais çà et là on enregistre des records très impressionnants : + 167 % à Noli (ouest de la ville de Savone)" 153 % à Riva Ligure (près de San Remo), 100 % à Lorenzo al Mare (prov. Imperia, entre San Remo et Imperia), 96 % à Laigueglia et Pietra Ligure (prov. Savone). Mais en tout état de cause, c'est la zone de Pietra et Finale Ligure qui connaît la plus grande croissance des résidences secondaires, zone la plus proche du débouché autoroutier et non industrialisée (ouest de Savone) Nous avons là une banlieue touristique du triangle industriel, comme la Normandie pour Paris ou la côte de la Manche pour Londres. Une autre façade de tourisme péri-urbain est celle créée par Rome. Située à une vingtaine de kilomètres de son lido, la ville éternelle a d'abord colonisé la façade tyrrhénienne avec Lido di Roma et plus au sud Nettuno, Anzio, Terracina, Formia. La clientèle italienne contribue à 60 % de l'apport économique du tourisme. Mais la submersion du littoral et l'avancement rapide de la traversée autoroutière de l'Apennin (Rome-Abruzzes-Adriatique) fait affleurer dans la zone de Pescara (San Benedetto del Tronto, Silvi Marina, Montesilvano etc..) l'influence de Rome. Les vacanciers romains aboutissent dans cette zone corne les Milanais à Ririni ou les Turinois à Varazze, et se répandent le long du littoral. Plus au nord, le littoral adriatique est d'abord une zone balnéaire pour étrangers, alors que Pescara devient la grande banlieue touristique de Rome.

Dans le Midi, le tourisme est plus diffus. Seule la façade tyrrhénienne de Naples est développée : si le golfe et les îles sont dominés par les étrangers, les Napolitains se sont installés au nord sur les plages de sable du golfe de Gaëte, entre les Champs Phlégréens et le fleuve Volturno et au sud, dans le Salernitan. Dans le Sud profond, de nombreux villages de vacances accueillent d'abord des Italiens (Crotone en Calabre, les villages et campings du sud et du nord-est de la Sardaigne).

(1) Les statistiques officielles ne différencient pas les résidences secondaires dans la rubrique "maisons non occupées".

Le tourisme de luxe de la Costa Smeralda, zone privée, création internationale de l'Aga Khan, attire la grande bourgeoisie italienne. Mais dans l'ensemble, le Midi reçoit peu de visiteurs des autres régions ; hormis le retour des émigrés. De plus les provinciaux ont une très faible propension à franchir les frontières de leur région.

En montagne, on constate que la clientèle italienne reste largement minoritaire dans les grandes stations de renom. En Val d'Aoste c'est le cas de Courmayeur, Breuil-Cervinia, dans le Trentin de Cortina d'Ampezzo, Ortisei, Merano, etc.. Ainsi le coeur du tourisme de montagne reste encore largement alimenté par les flux étrangers. La clientèle italienne s'installe à la périphérie dans des petites stations plus familiales, moins chères. En 1980 la zone Sestrière-Montgenèvre-Sauze d'Oulx (Piémont-Aoste) offre la "carte blanche" (270 mille lires par saison) et la "semaine blanche" entre 237 000 et 345 000 lires selon l'hôtel).

Enfin, cette même clientèle italienne demeure très importante dans les stations thermales, au nombre de 188- Mais en réalité seules 40 d'entre elles reçoivent la majorité des 20 millions de nuitées enregistrées. Il est vrai que le mutualisme permet à 65 % des curistes d'être remboursés de leurs frais (80% en France, 49 % en Allemagne). Le thermalisme est très ancien en Italie et procède d'une filiation similaire à la villégiature. Abano Terme et ses satellites en Vénétie est le pôle principal suivi de deux stations toscanes : Montecatini, le "Vichy" italien, et Chianciano. D'ailleurs la Toscane reste la première région thermale italienne. Mais en fait il y a une forte médicalisation des stations thermales au détriment du tourisme, et les capitaux d'Etat sont très présents (office EAGAT, filiale de l'IRI, institut pour la reconstruction industrielle).

CONCLUSION : VERS UNE PRISE DE CONSCIENCE DU TOURISME NATIONAL

Le tourisme des nationaux est relativement mal connu en Italie, ou plus exactement il est connu de façon fragmentaire (1). Comme l'attrait exceptionnel du patrimoine architectural, artistique ou paysager qui semblait dispenser de faire des efforts, les flux nationaux paraissent considérés comme des faits acquis. Rien n'est moins sûr.

C'est bien à une révolution tranquille, irréversible, que nous assistons en Italie. Elle va de pair avec une évolution plus lente des moeurs. Nul doute que le phénomène prendra de l'ampleur et se structurera dans les années 80. Aujourd'hui 25 millions d'Italiens partent en vacances. Avec une croissance moyenne de 1 % par an, ce sont 30 millions d'Italiens qui partiront en vacances en 1990. Comme la démographie du pays tend à stagner, cela représenterait un taux de départ de 54 %. A cet afflux devrait s'ajouter le problème de la retraite et du vieillissement de la clientèle touristique, comme c'est le cas en France.

(1) Sur les relevés des fiches d'hôtels à destination de l'ENIT, les hôteliers mettent peu de renseignements sur les clients "italiens".

Ceci amènera, à n'en pas douter, une nécessaire adaptation quantitative et qualitative : transformation du réseau hôtelier, essor du camping caravaning et surtout problème de la résidence secondaire. Bien des régions, nous l'avons vu, connaissent une véritable submersion. Les autorités locales ont alors des attitudes très divisées face à ce développement à la française ; encouragement ou blocage ? Le modèle de la villégiature, transformé par les moeurs de notre temps, paraît pourtant bien résister. De plus l'Italie connaît un grave problème de manque de logements principalement dans les villes- Le bâtiment n'a jamais, comme en France, pu répondre au choc de l'urbanisation rapide. Ceci rend encore plus dramatique l'augmentation des logements classés "vides" par les enquêtes de l'ISTAT. Cela aggrave les difficultés dans les zones touristiques à la demande saisonnière fluctuante.

Le tourisme est depuis la réforme régionale de 1971-72, de la compétence des Etats-Régionaux, au nombre de 20. Les juntes se sont d'abord préoccupées de la législation hôtelière, voire de la défense paysagère. Rares sont les régions qui ont abordé les problèmes de prospective touristique. Rares sont les régions qui ont compris l'intérêt d'un tourisme national puissant et régulier. Bien souvent, seul le tourisme étranger paraît synonyme de développement régional. Or les flux nationaux peuvent permettre une meilleure distribution des surplus de revenus.

Si les régions riches (Lombardie, Piémont, Ligurie) ont une forte propension à émettre des flux de vacanciers hors de leurs frontières régionales, cette redistribution nationale n'est pas innocente. Elle apporte avec elle un surplus d'inflation ou de spéculation. Elle n'est pas une panacée. Le semi-échec du tourisme comme moyen de décollage économique a été expérimenté par la Caisse pour le Midi. L'injection directe ou indirecte de capitaux n'est pas tout. E. Dalmaso a montré combien le développement du Midi favorisait l'industrie... du nord et aliénait un peu plus les régions. La législature régionale 1980-85 nous paraît ainsi capitale.

Après la mise en place des institutions (1971-75), puis les premiers pas dans la programmation économique et sociale (1975-80), les régions sont confrontées aux choix. Le tourisme en est un, et le tourisme national en particulier, un atout à ne pas négliger. C'est de la capacité à innover, à faire une véritable prospective, même si l'idée est plus anglo-saxonne que latine, que les pouvoirs régionaux pourront passer à une véritable politique volontariste du tourisme étranger et italien, intégrant ainsi cette révolution silencieuse et évitant de se laisser balloter par le fleuve de la conjoncture.

BIBLIOGRAPHIE

ARENA (G.), Le ville storiche, spazi verdi nell'attuale paesaggio romano in scritti geografici Aldo Sestini, Società Studi geografici, Firenze, 1982.

BERIO (C), La residenza turistica in Liguria in Studi et Notizie, ILRES, Gênes, n° 2, 1980.

CAMBAU (D.)i Le marché italien des voyages internationaux in Bulletin ITA, n° 2S, 1978.

CURINO (L.), Ce Ferragosto d'il y a 30 ans in La Stampa, n° 117, 15 août 1980.

DIEHL (Ch.), La République de Venise, Paris, Flammarion, 1967.

FANTINI et AMICCUCCI, Le capitali dell'estate in Tutto turismo, juillet 1979.

GIULIANI-BALESTRINO (M.C.), Ancora sulle ville. Studi e Ricerche di geografia IV 2, 1980.

GIULIANI-BALESTRINO (M.C), Le ville suburbane genovesi in Scritti geografici Aldo Sestini, Società Studi geografici, Firenze, 1982.

HEERS (3.), Cènes au XVe siècle, activité économique et problèmes sociaux. Paris, S.E.V.P.E.N., 1961.

MERISIO (P.), L'architecture de Palladio. Paris, Arthaud, 1891. MONNIER (Ph.), Venise au XVIe siècle. Bruxelles, éd. Complexe, 1981 (réédition). PALOSCIA (F.), / tempi del turismo in Italia. Rome, Ed. Michelangelo, 1966. PALOSCIA (F.), Storia del turismo nell'economia italiana. Rome, Le opere, 1967.

ROCHE FORT (R.I, Changements et permanences : géographie du travail et des vacances des Italiens in Méditerranée, n° 5-6, 1970.

ROGNANT (L.), Types de régions touristiques en Italie, essai de macrogéographie. Thèse d'Etat. Nies, imp. CE F, 1981.

ROGNANT (L.), La France et la civilisation des loisirs in Profils économiques, n° 6, 1981.

TOMATI (M.), / fabbricanti di vacanze. Milan, F Angeli, 1973.

Sources : publications, annuaires de l'ENIT et de l'ISTAT (Le vacanze degli Italiani 1965, 1968, 1972, 1975, 1978).

ILRES. Liguria : Società-Economia, n° 2, 1982, Gênes.

CHET. Publications : R. BARETJE. Séries statistiques D1, D2 Les vacances des Européens ; D7 Italie. Novembre 1981.